

**Mohammad Mokri**

Traduction du persan, préface et notes par

**Anne Lecerf**

## Encore, un tableau unique de l'Iran

Ce tableau unique de l'Iran fut écrit en 1370 H.s./1992 à Paris et publié pour la première fois dans le premier tome du *Dīvān* (pp. 273-294). Il fut d'emblée adopté par les Iraniens ayant pu accéder à ce texte, comme une œuvre qui reflétait fidèlement les mouvements de leur vie intérieure. Ils ont été sensibles à ce chef-d'œuvre de l'éloquence, dressant une fresque de l'Iran aux couleurs d'une vivacité neuve et attachante.

Loin de creuser les nombreuses fractures qui furent posées pour réduire le pays à quelques-unes de ses provinces ou à l'un des aspects de son histoire, l'auteur, au contraire, relève le défi, à la fois esthétique et politique, d'embrasser dans sa totalité le monde persan.

Cette *qaṣīdah* parcourt ainsi tous les espaces géographiques qui ont pu se réclamer jadis, non seulement de la Perse, mais encore de l'univers de la langue persane. De l'Asie Centrale jusqu'au Caucase, chaque province est invoquée dans ce qu'elle possède de typique et de particulier, chaque facette du relief dans ce qu'elle offre de promesses. Chaque région s'avance tour à tour et décline un élément de son identité, qu'elle soit devenue le Tadjikistan, l'Ouzbékistan, le Turkménistan, l'Afghanistan, la Géorgie, l'Arménie... Les provinces plus spécifiquement turques de la Haute Asie et de la Chine (Kirghizistan, Kazakhstan et Xinjiang), influencées par la culture irano-musulmane, sont aussi invoquées dans cette fresque poétique.

De même que sont repoussées les frontières de l'actuel Iran, de même le poème refuse tous les clivages artificiellement construits à l'intérieur de l'histoire de ces contrées. La Perse d'avant l'Islam est exaltée, avec son cortège de figures emblématiques et légendaires, au même titre que la Perse de l'époque islamique, découpée, éternisée dans ses morceaux de vie quotidienne. Dans une harmonieuse alternance avec les provinces, chaque couche de la

société s'avance elle aussi tour à tour, comme photographiée dans le feu de l'action. Jeunes et moins jeunes, artisans et paysans, mystiques et lettrés, amants et bien-aimées, tous sont également invoqués comme appartenant à cette civilisation du Moyen-Orient. Tous sont invités à se reconnaître comme ayant construit un morceau de ce monde.

Écrite dans l'enthousiasme de la révolution - non pas celle qui fut détournée de son chemin, mais celle dont on espérait qu'elle défendrait le libre-arbitre - cette *qaṣīdah* se dresse, avec une véhémence bouillonnante, contre les mains de fer qui se sont succédées au gouvernement, et qui ont tenté d'étouffer la liberté du peuple, l'épanouissement de la culture et l'effervescence de nombreux talents. On ne peut que saluer le courage de Mohammad Mokri dans sa défense des droits de l'homme, à une époque où toute position critique était sévèrement réprimée.

Le message d'espoir qui tisse ce texte poétique à travers la répétition de l'adverbe *hanūz* («encore») - cet adverbe apparaît 105 fois dans le poème, le plus souvent en début d'hémistiche) repose sur trois piliers fondamentaux.

Il accorde foi tout d'abord en la *pérennité des événements* à travers l'histoire. Ni les actes de bravoure, ni les manifestations cycliques de phénomènes naturels ne sauraient être oubliés ou brisés dans la beauté de leur élan.

Le poème en appelle ensuite à un *principe d'unité*, puisque des groupes d'hommes sont liés par la culture et par un passé commun, et que ces hommes fondent leur stabilité dans la reconnaissance de ce qui les lie ainsi. Le principe de cette unité est contenu dans la langue persane - la langue de ce poème - à travers laquelle l'identité et les modes de pensée d'un peuple ont pu se forger. Les dialectes iraniens et les parlers de souche non- indo-européenne, dont les locuteurs sont de culture et de nationalités iraniennes, viennent enrichir, par la diversité qu'ils introduisent, cette unité de base.

Enfin, cette ode puise sa substance dans une expérience profonde, intime de l'Iran et de ses habitants, que l'auteur a longuement observés dans leurs pratiques, leurs rythmes et leurs jeux, et qu'il continue sincèrement d'aimer, bien qu'éloigné d'eux. C'est cet entrecroisement de fils appartenant tantôt à la Perse mythique, tantôt à *l'Iran éprouvé et vécu*, qui rend cette fresque riche en émotions subtiles et en couleurs.

Le deuxième mouvement rebondit sur plusieurs figures persanes héroïques et légendaires dont les exploits furent racontés.

Cette pièce, en dernier lieu, est à rapprocher des poèmes «Iran» et «Son nom était Iran», avec lesquels elle forme un triptyque. Ces trois textes de même facture expriment à la fois l'espoir de préserver sa culture, son art de vivre, son histoire, à la fois l'inquiétude que l'Iran vole en éclats. Outre la maîtrise esthétique dont ces poèmes font preuve, de par la structure rythmique et phonique des hémistiches, il faut souligner leur valeur historique dans la perception d'une ouverture possible, puis d'un réel danger menaçant ce pays, qui ne sont pas, quant à

eux, pur effet de littérature...

Le parallélisme et la complémentarité entre «*Son Nom était Iran*» et «Encore» sont poussés jusque dans le choix de la terminaison des vers. Chaque distique de *Hanūz* s'achève sur la copule *ast* «il est», qui ancre dans l'expression même des évocations, la pérennité des événements. Les distiques de «Son nom était Iran» se terminent quant à eux sur le verbe-auxiliaire conjugué au passé-composé *būda-ast* «il a été», qui insiste sur la menace pressante de la perte et de la destruction.

La traduction et le passage du persan au français ne permettent pas de rendre compte du mouvement des émotions qui sont pour beaucoup contenues dans le rythme et les sonorités mêmes de la langue persane, travaillés par l'auteur pour se déployer dans un fondu harmonieux. De même, bien des noms évoqués dans le texte ouvrent d'emblée un éventail d'images pour celui qui connaît l'Iran et son histoire. À défaut, on pourra se référer aux notes de l'auteur, assez étoffées, ainsi qu'à l'index des noms propres ajouté à la suite.

Un éclaircissement de la structure de cet ensemble en facilitera peut-être la lecture. La pièce évolue sur huit mouvements qui évoquent chacun un aspect de l'Iran ou de la Perse de jadis. Ces mouvements se déroulent selon la courbe d'un cercle: le poème s'ouvre et se clôt sur l'instauration d'un équilibre harmonieux entre les hommes et la nature.

L'ouverture suit une ligne mélodieuse, évoquant la pérennité de motifs naturels et de gestes ou d'expériences de la vie rurale quotidienne.

Le deuxième mouvement rebondit sur plusieurs figures persanes héroïques et légendaires dont les exploits furent racontés pour la plupart dans le *Chāhnāma* «Le Livre des Rois» de Ferdawsī, l'épopée nationale iranienne. Y sont entrelacées également des évocations à des personnages historiques appartenant aux époques anté-islamiques (achéménide et sassanide).

Puis le cours du poème s'oriente vers la reconnaissance d'hommes de foi, croyants dont la sincérité et la quête de lumière ont touché Mohammad Mokri.

Les monuments et les quartiers du quatrième mouvement appartiennent tous à la ville de Kermanschah et à ses environs, ville natale de l'auteur.

Un élargissement permet au texte poétique de parcourir les autres provinces, ayant participé au tissage culturel de la Perse, et de saluer l'une de leurs propriétés typiques. Au centre de ce parcours, la langue persane est louée en ce qu'elle a permis l'unité, en ce qu'elle favorise la construction d'une identité pour ces peuples du Moyen-Orient et de l'Asie Centrale, sans jamais pour autant étouffer le génie d'autres langues parlées sur la surface du monde iranien.

Aussi, les sixième et septième mouvements se dressent-ils, avec courage et véhémence contre les tyrans, contre ceux qui s'en prennent à cette harmonie tranquille. Contre eux, ils réassurent la pérennité d'une soif de justice et de liberté.

Le poème se clôt sur un rythme redevenu mélodieux, où à la continuité de la

nature, s'ajoute celle du respect à l'égard de l'homme.

### **ENCORE**

Il est encore de l'amour en mon cœur et dans mon  
corps une âme. Mon cœur, mon âme savent leur dette  
encore envers l'être qui les tenait captifs.

Il est encore un firmament qui tourne, un soleil qui  
baigne d'or; il est encore une lune qui luit  
par derrière un nuage.

Il pleut encore au cœur des nuits de scintillantes étoiles.  
Et les torches du crépuscule illuminent le  
coin de l'amour.

Il est encore en chaque atome une lumière qui luit;  
une pluie de lumière glisse dans l'âme,  
dans le cœur, glisse dans l'œil.

Et l'oiseau de l'aube siffle sa mélodie, l'oiseau encore  
avertit: «Veille! C'est l'instant du matin,  
c'est l'instant où tout commence».

Les gazelles se poursuivent encore, filent dans cette  
plaine. Elle est encore la saison d'une  
tendre accoutumance.

Il est un nouveau printemps.

Le troupeau des brebis saute par-delà le ruisseau, se fait  
entendre encore sur les pas du berger le  
bêlement des agneaux.

Afin que se séparent de la paille les grains, la meule de  
blé est encore, au vent, dispersée.

Non, elle n'est pas morte la nature qui sans fin se  
perpétue. La roue céleste tourne encore et  
tourne le firmament.

Δ Son nom était Iran

La nuit dans le moulin, la poudre de lumière voltige. Et  
la lumière se dépose encore sur le visage  
du meunier.

La meule inférieure du moulin est encore immobile,  
tandis que tourne et roule cette pierre qui la domine.

Le tonnerre gronde encore et le tumulte de la pluie qui  
tombe en trombe. Il est encore un fracas  
des eaux qui tout inondent.

De joie, d'effervescence, elles se cognent encore entre  
elles la tête, ces vagues qui se pressent dans  
ces flots.

Il est encore un déferlement des eaux du sommet  
des montagnes; il est encore une  
bouillonnante chanson des cascades.

Le pic de l'Alborz effleure encore le firmament, et  
crache encore ses feux, le mont de Damāvand.

Sous ces mêmes cendres, sous cette poudre noire, les  
charbons par milliers se cachent, encore  
incandescents.

Afin que d'un grain de poussière surgisse un héros,  
une poussière épaisse couvre encore ce désert.

Des cavaliers solitaires galopent encore sur la plaine. Il  
est visible de loin le sable qui, sous les  
sabots, se soulève.

L'océan qui, dans le cœur, fait naître les perles n'est  
pas sec encore et sont prisées les perles  
entre les mains des connaisseurs.

Prête à jaillir, est vive encore l'inspiration  
des êtres de talent.

Sur terre, sur mer, la rébellion de la nature  
est imminente.

Un éclair de l'espoir brille encore sur les rives: il est  
encore un heureux destin pour ce monde, l'Iran.

\* \* \*

On s'évoque encore les récits des hommes de gloire du  
temps jadis. Rostam, Afrāsīāb, Pirān,  
autant de noms qui demeurent sur les lèvres.

On conte encore l'histoire de Djamchīd et d'Afrīdūn<sup>2</sup>.  
Seul encore Narīmān l'emporte en bravoure.

C'est encore l'archer Ārach<sup>3</sup> qui tire à l'arc de  
Tchāтч<sup>4</sup>, Que ce soit en Iran ou par-delà  
l'Iran<sup>5</sup>, nulle part ne lui connaît-on d'égal.

Manīdja, fille d'Afrāsīāb le Touranien, est éprise  
encore de Bījan dans la ville de Touran.

Le nom de Farangīs glisse encore sur les lèvres. Elle  
qui mit au monde Kay-Khosrow, elle  
gémît et pleure la mort de son mari.

C'est dans les eaux de l'Amou-Daria<sup>6</sup> que s'écoule  
encore le sang de son époux Sīāvach. Il  
s'écoule, s'échauffe telle une source qui  
bouillonne et mugit.

Dans le palais de Golandām, les roses fleurissent  
encore, et fleurit la lumière. La joie se lit  
encore sur le riant visage de Bahrām.

Ils sont prospères encore les palais de Sedīr<sup>7</sup> et de  
Khavarnaq<sup>8</sup>. On conte encore les histoires  
de Bahrām et du roi Nu<sup>c</sup>mān.

Et l'on conte les amours de Khorchīd et de Khāvar de  
Chine. L'on parle encore de Khīva, du  
Khārazm, et de la fille de Khāqān.

L'histoire s'attarde encore sur la chasteté de Chirin,

v Son nom était Iran

majestueuse reine d'Arménie, prisée du  
souvenir.

Et l'écho des coups du maillet de Farhād et du rire de  
Chirin retentit encore en tous lieux, se  
pépétue de montagne en montagne.

C'est encore Chosroès, le roi des héros, qui chevauche,  
sur son cheval Chabdīz. Au Tāq-Bostān  
rayonne encore la splendeur de sa belle Chirin.

Au Tāq-Bostān s'assemblent encore les êtres éclairés  
de Qarmīsīn<sup>9</sup>, sur l'esplanade du palais, sur  
le seuil de la niche où fut sculpté Chabdīz.

Le mausolée de Marda-khāy<sup>10</sup>, le mausolée d'Esther<sup>10</sup>  
s'érigent parmi les prestigieux vestiges  
encore de l'antique cité de Hagmatāna<sup>10</sup>.

Au cœur des nuits, sur le temple du Prophète Jésus,  
pleuvent encore les astres dans la petite  
ville de Djolfā.

Si anciennes pour l'homme, si précieuses pour le  
monde, les Inscriptions gravées ornent et  
parent encore la montagne de Baqestān<sup>11</sup>.

\* \* \*

Se devine encore en tous lieux l'empreinte des Naqch-bandīst<sup>12</sup>;  
autour des Qāderīs<sup>13</sup> et du  
Cheikh de Gīlān se tissent encore nombre de récits.

Et Bīāra<sup>14</sup> qui toujours revigore les fidèles  
compagnons, Bīāra est encore le foyer des  
lumières de Cheikh °Othmān<sup>15</sup>.

C'est d'ici que vient, dit-on, le Cheikh Sarādj ad-Dīn,  
lampe du monde et de la religion. La  
direction du cœur, au temps de la prière,  
c'est encore Bīāra, trône du Dieu Clément.

La connaissance vraie jaillit encore des hommes de  
vérité<sup>16</sup>; les hommes de connaissance  
possèdent encore la lumière de vérité.

Mon œil, mon cœur se tournent encore vers la petite  
ville de Gahwāra<sup>17</sup> où, pour la foi des  
Amis, les Gourans<sup>18</sup> montrent encore  
autant de déférence.

De Ṣaóna<sup>19</sup>, de Tūt-Chāmī<sup>20</sup>, de Harsīn<sup>21</sup> montent  
encore mille heureux souvenirs de  
l'Assemblée des compagnons<sup>22</sup>.

Le centre du monde, du monde entier est encore le  
cœur du sage. Certes, notre pays jouit  
encore de la protection de Yazdān.

\* \* \*

Il est encore un doux parfum qui monte des rives du  
Mūlīān et le cœur palpite, si loin de ses  
amis.

Qu'on aime encore à s'offrir (et c'est devant le grand  
portail<sup>23</sup>) l'une de ces «neiges du mont  
Paraw<sup>24</sup>»!

Il est encore une lourde chaleur qui émane du bazar  
des forgerons<sup>25</sup>.

Elle s'élève encore du haut des minarets, l'invitation à  
la prière, tandis que sonne, scande, martèle  
l'horloge au sein de la mosquée<sup>26</sup>.

On se grise encore de l'ivresse des cris des parcs de  
Sar-Pol<sup>27</sup>: que non sans malice, les jeunes  
gens s'y donnent rendez-vous sur le pont  
de Qarasū<sup>28</sup>.

Les pommettes rebondies des belles aux corps argentés,  
ces pommettes se reflètent encore comme

un disque de lune de chaque côté.

On entend encore de ces voix qui chantent au cœur  
des nuits dans chaque rue; on entend le  
tambour<sup>29</sup> "c'est sur la Place Verte<sup>30</sup>", le  
tambour et l'orchestre frappant la mesure.

Les traits avantageux des femmes de Kermanschah<sup>31</sup>  
nourrissent encore les causeries des jolies  
dames de Téhéran.

Elles sont mille fois plus suaves que les champs de  
sucre, les paroles des Kalhors et des  
Gourans<sup>18</sup>.

Et celles des Saqqeziens, des Mokris, des Sulaymaniens  
veillent sur ce cœur fou comme veilleraient  
cent protecteurs!

Voici l'œil encore en quête d'une amie qui soit  
kurmandjie<sup>32</sup>. Les lèvres chantent les  
poèmes et les chants lyriques de ce pays.

Voici dans le cœur peinte encore, la taille svelte des  
jeunes gens sveltes. Combien l'œil est  
captif encore des tiges frêles et nouvelles<sup>33</sup>.

Ils ne sont point tombés dans l'oubli aucun des clairs  
de lune<sup>34</sup>: voici que le cœur bat encore au  
souvenir des rencontres nocturnes, après  
que fut passée la fenaison<sup>35</sup>.

\* \* \*

La mine des lèvres sucrées gît encore à Chiraz. La  
contrée d'Ispahan compte encore pour la  
moitié du monde!

Le *terma* de Yazd, le velours de Kāchān sont des  
échantillons encore de l'art des artisans de  
Yazd et du goût des maîtres de Kāchān.

## Encore, un tableau unique de l'Iran

۱۰

Tabriz est encore la ville où les cœurs se réveillent, où  
les amis résident.

Et Boukhara ! cette ville est encore un printemps  
de la beauté!

Samarkand ! cette ville est encore un polissoir  
des âmes!

C'est à Farghāna toujours que se concocte le kohol de  
Soghdiane. Combien, pour l'œil fardé de  
kohol, le cœur s'emplit d'effervescence et  
de cris!

La verte prunelle des belles de Hérat - elle est limpide  
et pure encore, comme est limpide et pure  
la turquoise de Badakhchān.

Les Kirghiziennes de belle stature se meuvent avec  
grâce encore, comme se meuvent les  
cyprès élégants.

Quant à la langue persane, l'enchanteresse est  
descendue du ciel! Elle est la langue des  
belles et des habitants du paradis.

En persan parlent les belles aux visages de péris. La  
parole est encore une balance pour donner  
la mesure de qui connaît la langue.

Les idoles de Kāchghar et de Khīva connaissent le  
persan. Dans la province de Zarafchān<sup>36</sup>  
sont encore goûtées les paroles sucrées de Chiraz.

La langue persane, la langue darīe et ses mots  
charmeurs, formulent à merveille ce que  
contient le cœur des Turcs, des Tadjiks et  
des Afghans.

Ils sont vivants encore Roudakī, le poète, et le savant  
Bū'l-Mū<sup>c</sup>ayyed de la cité de Balkh. On

conte encore l'histoire de la dynastie des  
Samanides qui donna vigueur au persan.

Combien connaît-elle les secrets de la magie, la langue  
de Hafez et de Sa<sup>c</sup>dī: c'est encore le  
mystère non-brisé du prophète Salomon.

Les mots turcs et tātīs chargés de perles sèment le  
trouble encore dans les cœurs des Turcs et  
les cœurs des Tātīs.

C'est encore l'amie baloutche qui demeure la plus  
fidèle. C'est encore en pays de Gorgān  
qu'habitent les talentueux Turcomans.

Comme sont actuels encore les amours et les histoires  
des *kīdjas*<sup>37</sup> et des *rīkās*<sup>38</sup>! On éprouve  
encore de l'estime et l'on se montre généreux  
dans la province de Gīlān.

La contrée de Kermān est noyée de lumière encore,  
tandis que la Miséricorde et la Prospérité  
rayonnent sur le bourg de Māhān<sup>39</sup>.

Et la ville de Kermān rayonne encore sous l'éclat de  
Bahmanyār, de sa science et de sa perfection,  
comme sous les rayons d'un soleil.

Des milliers de perles glissent des cils et sont offertes  
encore aux saintes sépultures du huitième  
Imam, le roi du Khorassān.

\*\*\*

C'est encore le commencement, l'apogée de ces  
libertés que l'on attend. Le temps des  
hommes sans talents est bien près de la crise.

Non, elle n'est pas morte la révolution ni ne mourra  
jamais puisque le feu en brûle encore, ce  
feu de la révolution.

Par l'affection le cœur, le pouls par la chaleur, les  
veines de courage palpitent, battent,  
s'animent encore.

De nouveau, le respect des savants prend élan, bien que  
les rênes des affaires soient encore entre  
les mains de groupes d'ignorants.

Elles deviennent ruisseaux, puis rivières, puis océans,  
les larmes mues par les chagrins, qui  
roulent jusqu'au bas de la tunique.

De nouveau, le vent des événements balaie broussailles  
et épines. C'est toujours après une pluie  
battue par le vent que se déclenche l'ouragan.

Toujours est méprisé puis rejeté l'ennemi de l'Iran!  
Toujours se repentent le saboteur et l'assaillant!

Ne cherche pas les signes de la foi chez l'ennemi de la  
patrie, car l'amour de la patrie est en soi  
un signe de foi<sup>1\*</sup>.

Or, <sup>c</sup>Alī compte encore à sa suite disciples et amoureux,  
combien soient innombrables les ruses des  
Mo<sup>c</sup>āviyas.

Certes, il n'est pas révolu encore le temps de la  
tyrannie, mais pour ces gens-là commence  
le temps de la mort et de la repentance<sup>2\*\*</sup>.

Et si le tyran enfonce ses griffes jusqu'à la racine, il  
n'est d'autres remèdes que d'en extirper  
la racine avec les griffes et les dents.

Que sert donc de faire des femmes de nouvelles

---

<sup>1</sup> \*Cette expression est traditionnellement citée du Prophète.

<sup>2</sup> \*\*L'auteur a esquissé une Histoire des Mongols qu'il a divisée en deux parties: la période de l'extermination "asr-e šeqāwat" et la période de la repentance "asr-e nedāmat".

esclaves? Il touche à sa fin le temps de la  
traite des femmes.

Pour le prix du sang des aimés, tués dans la vallée,  
offreraient-ils cent fois leur vie que ce  
serait trop bon marché.

Quelle part en ont-ils donc tirée, sinon la peur? Les  
assassins, comme les renards, ont toujours  
peur.

Au moment de la vengeance, le tyran au mal-vouloir  
est noyé dans le regret, noyé dans la peine,  
pris par le désespoir.

De nouveau, le temps restaure et embellit le palais de la  
justice.

De nouveau, la maison du tyran est en ruines depuis  
son fondement.

\* \* \*

Il est encore un sentiment d'amour, de sincérité,  
d'affection, d'amitié. Il est encore un Iran  
noble et prospère.

Il est encore un état d'humanité, de vérité, une fidélité.  
On respecte les promesses et les  
engagements, les pactes et les serments.

En tous lieux vibre encore un chant de la patrie. Il est  
encore un rossignol qui bouillonne et dont  
le chant fait bouillonner.

L'étendard de la gloire, de la splendeur et de la liberté  
se dresse encore, flotte, triomphe sur les  
toits du bonheur et de la joie.

Il est encore un matin pour l'espoir, un printemps pour  
la campagne. Les montagnes sont  
inondées de fleurs encore et couvertes de

verts pâturages.

Elle est encore, la vie!

Il est encore un espoir, un effort. Il est encore une  
torche de sagesse qui flamboie.

#### NOTES DE L'AUTEUR

[1] Le syntagme 'falka-y bāla' «meule supérieure» désigne une pierre large et ronde posée au-dessus d'une autre pierre de même dimension et de même forme. Elle tourne autour d'un pivot fixe, au-dessus de cette pierre qui demeure immobile, et ainsi sont écrasés les grains de blé disposés entre ces deux pierres.

[2] Afrīdūn et Āfrīdūn sont des orthographes anciennes du nom de Farīdūn, le roi Pīchdādī.

[3] Ārach est le nom d'un archer de l'armée du roi Manūtchehr, lequel était le petit-fils d'Iradj, fils de Farīdūn. Pour mettre fin à une guerre qui avait éclaté entre l'armée iranienne de Manūtchehr et le roi touranien Afrāsīāb, et pour désigner de manière définitive la frontière des deux pays, Afrāsīāb accepta enfin qu'un archer de l'armée iranienne décochât une flèche et que le point où cette flèche achèverait sa course marquât la frontière entre l'Iran et le Touran. L'archer Ārach décocha une flèche du sommet du mont Damāvand. Celle-ci fila en ligne droite du matin jusqu'à midi et tomba finalement près de la rivière Amūya "Amou-Daria". Ce même emplacement fut reconnu comme délimitant la frontière officielle entre les deux pays.

Selon une autre version racontée par les textes parsiques, Esfandār-madh, l'ange protecteur de la terre, confia à Ārach une flèche, en lui précisant que celui qui décocherait cette flèche au trajet lointain, mourrait sur le champ. En dépit de cet avertissement fixant son sort, Ārach décocha la flèche et lorsqu'elle fut arrivée à son terme, il mourut. Mais les Iraniens connurent, par son sacrifice, la gloire et la précellence sur les Touraniens.

Enfin, selon une version racontée dans le *Modjamal-at Tawarikh* (écrit en 520 H./1126), Ārach projeta cette flèche depuis la forteresse d'Amol et le point de chute en fut le col de Mozdūrān, qui se situe entre Serakhs et Marv.

Ce personnage d'Ārach n'a aucun lien avec Ārach le Kayānide ou Kay-

Ārach, deuxième fils de Kay-Qobād et frère de Kay-Kawūs.

- [4] Tchāтч ou Chāч: ancien nom iranien de la ville de Tachkent. Tchāтчī: «qui est attribué à la ville de Tchāтч». L'arc de Tchāтч était réputé dans l'enceinte des pays iraniens anciens. Du reste, certains maîtres rattachés à la Corporation des forgeurs d'outils et des fabricants d'arcs étaient issus de cette ville. En 1973, à l'époque où je participais au Congrès de Bīrūnī qui se tenait au Tadjikistan (Dūchanba), au Qazāqestan (Almā-Ātā) et en Ouzbékistan (Tāчkent), j'ai visité le musée d'Afrāsīāb. Il y avait beaucoup d'objets appartenant à l'Antiquité, et cependant, je n'ai trouvé aucune trace de l'arc Tchāтчī, dont on aurait au moins pu exposer une reproduction symbolique. Lorsque je proférai au conservateur du musée mon regret de ne pas voir la moindre trace, fût-elle fictive, de cet objet si important dans les anciens pays de l'Asie Centrale, celui-ci fut très étonné d'entendre le nom de *kamān-e čāčī* «l'arc de Tchāтч» qui n'avait visiblement jamais heurté son oreille. Il se concentra surtout sur la propagande du régime marxiste-léniniste, mais manquait de la culture et des connaissances historiques indispensables dans sa profession.
- [5] [Le texte porte la mention *na dar Iran na dar an-Iran*, litt. «ni en Iran, ni en non-Iran»]. An-Iran: pays étrangers, ensemble des pays autres que l'Iran.
- [6] Amūya: Amou-Daria, encore appelé Djayōun et Oxus.
- [7] Sedīr: mot arabisé, issu de Se-Dela ou Se-Delī, qui signifie «aux Trois Coupoles», ou encore de Se-Deyr «aux Trois Monastères». C'était le nom d'un palais construit auprès du palais de Khavarnaq. On disait que Nu<sup>c</sup>mān, fils de Mundhar, le fit bâtir pour le roi sassanide Bahrām V, connu sous le nom de Bahrām Gūr.
- [8] Khavarnaq: mot arabisé de l'iranien Khurenga/Khawranga, signifiant «le lieu où l'on se régale». C'était un palais réservé aux grands festins. Une autre version explique que Khavarnaq est un nom arabisé du pahlavi Haw-varan "qui a un beau toit" et que le palais fut édifié sur l'ordre de Nu<sup>c</sup>mān, fils d'Irma<sup>c</sup> al-Qays, l'un des rois de la dynastie des Banīlakhm. Il en fit don au roi sassanide Yazdgerd Premier. Selon les rumeurs, l'architecte en fut un grec nommé Sennernār. Ce palais fut souvent cité sous le nom de Bahrām-Gūr.
- Les deux châteaux de Sedīr et de Khavamaq représentaient l'une des merveilles de l'architecture du haut Moyen-Age et de l'époque des Sassanides. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, ils ont commencé à tomber en ruines. Ils sont aujourd'hui disparus, mais devaient se situer entre les villes de Koufā et de Nadjaf (dans l'actuel Irak).
- [9] Qarmīsīn ou Qarmāsīn: forme arabisée et ancienne de l'actuel nom de Kirmāchān "Kermanchah". Pour l'étymologie et l'histoire de ce nom,

voir mon «Étude historique, phonétique, lexicale sur le nom de Kirmāchān/Kermanchah» dans la revue Kalima, n° 2, Téhéran, 1361 H.s. /1942.

- [10] Marda-Khāy ou Mardkhāy: nom d'un homme juif de Suze. Il était l'oncle d'Esther, dont on dit - histoire ou légende? - qu'elle fut la femme de Xerxès 1<sup>er</sup> (519-465 av. J.-C.), l'un des rois achéménides. Les mausolées d'Esther et de Marda-Khāy se trouvent dans la ville de Hagmatāna, qui n'est autre que l'actuelle Hamadān, ancienne capitale des Mèdes.

Ces mausolées sont actuellement classés parmi les monuments historiques importants.

- [11] Baqestān: Bihistoun, la montagne portant les inscriptions de Darius le Grand (roi achéménide).

- [12] Naqch-bandīān ou Naqch-bandīhā: nom d'une école mystique sunnite fondée par Kh<sup>v</sup>ādja Moóarnmad Baha<sup>c</sup> ad-Dīn Naqch-band de Bokhārā (mort en 790 H./ 1388).

- [13] Qāderī: école mystique sunnite dont les membres sont les adeptes de Cheikh °Abd al-Qāder Gilānī, né à Baghdad en 490 H./ 1096 et mort en cette même ville en 561 H./ 1165.

- [14] Bīāra: nom d'un village situé à 10 km de la frontière irako-iranienne, sur la route qui mène de Óalabdja à Chahrezūr. On compte 6 km de distance entre ce village et celui de Ṭawīla (en kurde Tawīlī), qui fait face à celui du Haut-Chūchmī. Ce dernier fait actuellement partie de l'Irak et se trouve à 6 km à l'ouest de Nawsūd.

Les villages de Bīāra et de Ṭawīla constituent les deux foyers importants des Naqch-bandis et possèdent les plus célèbres khānaqāh «lieu de retraite» des mystiques de la région. Ils avaient une grande réputation auprès des Kurdes et des Musulmans sunnites des villes islamiques de l'Inde et de l'Empire ottoman.

Le fondateur du khāneqāh de Bīāra était le Cheikh °Othman Sarādj ad-Dīn, le fils de Khāled Aqā Kurd, qui était lui-même l'un des descendants de Sayyed Moóarnmad Dervīch. Ce dernier appartenait à la famille des descendants du Prophète, par la branche des Na<sup>c</sup>īmīs qui habitait en Cham (ancien nom de la Syrie, du Liban et de la Palestine) et à Tikrīt. Ce Moóarnmad Dervīch naquit dans le village de Ṭawīla en 1192 H./ 1778. Selon une autre version, cette famille descendait du Chāh Ne<sup>c</sup>mat-Allāh Valī et leur arbre généalogique remontait jusqu'à Sādāt Óasanī (descendant du Prophète par l'intermédiaire de l'Imam Óasan, petit-fils du Prophète).

Après Cheikh °Othmān Sarādj ad-Dīn et ses quatre fils, nommés Moóammed Babā<sup>c</sup> ad-Dīn, Cheikh °Abd al-Raóóman, Moóammed

Omar Ḍyâ<sup>c</sup> ad-Dīn et Ōād̄j Cheikh Aōmad, leurs descendants et les descendants de leurs descendants portèrent, jusqu'à nos jours, les titres de Cheikh, de Khalīfa «vicaire» et de Qoṭb «pôle» en Iran, en Irak et en Turquie. Parmi les Cheikh et les Khalīfa renommés de la confrérie des Naqch-bandīs, on peut citer:

- a) en Iran: Cheikh Chokr-Allāh al-Sanandadjī, Cheikh Moōammad Bāqar Sanandadjī, Cheikh Burhān, Sayyed °Abdul Ōakīm Amrūla et son fils Sayyed Nadjm al-Dīn Amrūla, Sayyed 'Abd ar-Raōīm Mawlawī Tāydjīzī - le célèbre poète awrāmānien, Mollā Aōmad Nawdīcha, Mollā Maōmūd Dochayī, Cheikh °Alī °Anbarānī Tālichī, Sayyed Hedāyat Ṭālichī, Sayyed °Abd al-Qāder Ṭālichī, Sayyed Moōammad Lorestānī.
- b) en Irak: Mollā Nadhīr Ṭawīla, Cheikh Kharpānī, Cheikh Sa°īd Faḍl Baghdādī et de nombreux autres.

Sur cette période qui s'étend du XVIII<sup>c</sup> à la moitié du XX<sup>c</sup> siècles, plus de trois cents personnes, savants et lettrés, venant de toutes parts et de tous les pays du monde musulman, se rendirent à Bīāra et à Ṭawīla. Ils se livraient à la contemplation, suivaient les étapes de la voie mystique et participaient aux discussions sur la religion et sur la littérature.

- [15] Cheikh °Othman Sarād̄j ad-Dīn est le fondateur du khānaqāh «lieu de retraite» de Bīāra et le propagateur d'un nouveau souffle pour la voie mystique des Naqch-bandīs. [Le nom Sarād̄j ad-Dīn signifie littéralement en persan «lampe de la religion»]. Voir également la note 14.
- [16] Mardomān-e Ōaqq: «les Gens de Vérité», allusion aux adeptes de la Voie de Yārī.
- [17] Gahwāra: bourgade d'environ 5000 habitants, qui constitue le centre du district de Gouran, et représente l'un des foyers des Ahl-i Ōaqq «les Gens de Vérité». Une grande partie des membres des familles Yāsemi et Ōaydarī logeaient dans cette petite ville.
- [18] Gouran: nom d'une tribu et d'une région située dans la province de Kermanschah, et qui compte parmi les grands districts de Chāh- ābād Gharb (appelé aujourd'hui Islām-ābād). Le dialecte des habitants de cette région est le gourani, auquel sont actuellement mêlés des termes provenant des dialectes kurdes de Kermanschah. Mais l'authentique dialecte gourani, à l'instar de l'awrāmānien et du zāzā, possède une structure différente de celle des dialectes kurdes. Peu à peu, sous la pression et l'influence des Kurdes sur ces régions, les vocables kurdes ont constitué la majeure partie des lexiques de ces dialectes. Toutefois, la structure des verbes et les particularités grammaticales diffèrent toujours de celles de ces parlers.
- [19] Ṣaōna: nom d'un département et d'une ville située à 61 km au nord-est

de la cité de Kermanschah, sur la route qui mène de Kermanschah à Hamadān et à Téhéran. Un nombre important de familles Ahl-i Óaq̄q «les Gens de Vérité» et de disciples de °Alī habitent dans cette ville et y tiennent leur Assemblée rituelle.

- [20] Tūt-Chāmī: nom d'un village dans le district de Gouran, que les Óeydarī ont choisi pour centre et où ils ont construit leur khānaqāh «lieu de retraite». À l'époque où je parcourais ces provinces, c'était un lieu d'une beauté sans pareille dans la région de Gouran.
- [21] Harsīn: bourgade située à 54 km à l'est de Kermanschah, au bord de la route qui mène de cette ville à Khorram-ābād. Le dialecte parlé est le lak (idiome intermédiaire entre le kurde et le lur).
- [22] Djām<sup>c</sup>-e Yārān: «L'Assemblée des Compagnons» (Djam<sup>c</sup>-e Yārān) renvoie au rassemblement des Ahl-i Óaq̄q sur leur lieu d'assemblée rituelle.
- [23] Sar-e Qāpī (ou Sar-e Qāpī Chāh-e Nadjaf) désigne la petite terrasse couverte, située devant le grand portail de la mosquée °Emad ad-Dawlah de Kermanschah. Sur cette terrasse, on distribuait de l'eau fraîche et du sirop *sekandjabīn*, On y vendait même des morceaux de «neige glacée» pour désaltérer les clients.
- [24] Barf-e Paraw «la neige de Paraw» consistait en de gros blocs de neige glacée qu'on rapportait de la montagne de Paraw, située au nord de la ville de Kermanschah. On les découpait avec une scie et on utilisait les petits morceaux dans la préparation de différentes boissons.
- [25] Tchālasankhān (réduction de Tchāl-e Óasan-Khān, litt. «cuvette de Óasan-Khān») était le nom d'un bazar de Kermanschah, appelé aussi *bāzār-e Āhengarān* «bazar des forgerons». Derrière les étals, se trouvaient des fourneaux ainsi que de grands soufflets faits d'outres. Les artisans, deux à deux, battaient le fer à moitié fondu, posé sur une enclume, ils le battaient en alternance, si bien que lorsque l'un frappait avec force le fer, l'autre retenait son marteau en l'air. Cela durait longtemps, parfois des heures. On façonnait dans ces ateliers des outils agricoles et des instruments ménagers, pour assurer les besoins des villageois et des citadins. Autant était frais l'air sur l'esplanade de la mosquée °Emād ad-Dawlah, autant celui du bazar des forgerons était lourd et chaud, en raison des nombreux fours et de la mauvaise aération.

Ce marché suivait en zigzag la direction est/ouest, il était limité à l'ouest par le bazar des fabricants de chaussures en lin tricoté (*gīva-kaš-hā*) et par le marché des épices, des grains et des denrées (*bāzār-e bonak-dār-hā*) qui se situaient après le pont couvert de Tchālasankhān. Puis venaient les échoppes où l'on vendait des foulards, mouchoirs,

turbans et toutes sortes de fines étoffes (*bāzār-e Qayṣariya*) et d'autres bazars, notamment celui des marchands de toiles et de tissus (*bāzār-e bazzāz-hā* ou *bazzāz-khāna*). C'est un peu plus en amont du portail de la mosquée °Emad ad-Dawlah que se trouvait le bazar des orfèvres, au sud de l'ancienne saulaie, le Bīdestān, qui était devenue le palais du gouverneur et le lieu de résidence de Farmānfarmā [gouverneur corrompu, au service des puissances étrangères. Il possédait de nombreux villages depuis Kermanschah jusqu'au Khorassan]. Près de l'une des bouches d'aération, sous les arcades de ce bazar, on pouvait voir encore l'empreinte laissée par la balle de fusil tirée par l'un des hommes aux aguets, de Farmānfarmā, contre Sardār Yār Moóammad-Khān. Ce dernier était un ancien canonnier devenu le leader national et le héros de la ville de Kermanschah, célèbre dans l'Iran entier. Sardār Yār Moóammad Khān avait en effet retiré le contrôle d'une grande partie de la ville de Kermanschah des mains de Sāllār ad-Dawlah, frère du Chāh et prétendant au trône, et de Farmānfarmā, Ce vaillant chef guerrier fut tué sur le champ, alors que, quelques instants auparavant, il avait ordonné à ses soldats de creuser un trou dans l'une des boutiques de ce bazar, pour pénétrer dans le Bīdestān et prendre respectueusement Farmānfarmā, de sorte qu'il n'y eût pas de sang versé. Au moment où la balle l'atteignit, il fit un geste avec sa main droite, placée sous sa gorge à la façon d'un couteau. Il semble qu'il aurait voulu intimer l'ordre qu'on lui tranchât la tête, afin d'être rendu méconnaissable et que l'enthousiasme de ses amis ne retomât pas, les empêchant alors de mener leur entreprise à son terme. Après ce geste, son corps tomba et demeura sans mouvement. (cf. Mes Notes Historiques et mes Mémoires, dont une partie sera publiée en temps voulu. La suite de ce récit a été rapportée dans mon ouvrage sur les *Tribus Kurdes*, Éd. Peeters, 3<sup>e</sup> édition, Paris, 1993).

[26] La grande mosquée de °Emād ad-Dawlah (le petit-fils de Fató-°Alī Chāh) qui fut construite à Kermanschah possédait une horloge de grande dimension qui sonnait aux heures de prière, au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, et toutes les trois heures également entre ces intervalles. Les coups puissants de cette horloge se faisaient entendre dans toute la ville de Kermanschah qui comptait à l'époque 7 000 maisonnées, à savoir environ 40 000 habitants.

Cette horloge existe encore, mais cela fait des années que sa voix est étouffée et que l'on n'entend plus ces fameux coups qui constituaient pourtant une sainte distraction pour les habitants de la ville. En 1986, dernière année où je me suis rendu à Kermanschah, j'ai représenté au responsable de la mosquée la nécessité de faire réparer cette horloge. Les

habitants et moi-même tenions à ce souvenir d'enfance dont nous avons une vive nostalgie. Mais le responsable m'a rétorqué que personne, ni à Kernanchah, ni à Téhéran, n'était à même de réparer le mécanisme de l'horloge et qu'il ne disposait pas par ailleurs d'un budget suffisant- ce qui attestait de son indifférence. Cette mosquée et son imposante horloge sont un vestige de l'époque des Qadjars.

- [27] Sar-Pol ou Pol-e Qarasū «pont de la rivière de Qarasū»: c'était le nom d'un grand espace boisé et des terres qui bordaient la rivière de Qarasū. Cet espace fut jadis un lieu de distraction et d'excursion pour les habitants de Kernanchah.
- [28] Qarasū (litt. «l'eau noire», l'adjectif de couleur qara a ici une valeur appréciative, à savoir «la grande rivière»): nom d'une rivière auparavant située au nord-est de Kermanschah, mais qui se trouve actuellement au cœur du quartier nord de cette ville, en raison de son extension et du développement urbain. Cette rivière était bordée d'espaces verts et boisés, ainsi que d'arbustes fleuris. Les vendredi, les jours fériés et les jours de fête, ces espaces offraient un lieu de distraction pour les habitants de Kermanschah. On nageait dans la rivière; une petite barque appelée *balam* transportait des passagers d'une rive à l'autre de Qarasū, pour le prix d'un sou (1/20<sup>e</sup> de qarān ou de rīāl).
- [29] Le joueur de *ṭabl* "tambour" et le *naqāra* (ou *naqāra-khāna* «l'orchestre local») étaient installés sur le bord sud de la place appelée *Sabza-Meydān* [ce qui signifie «Place Verte»] à l'étage supérieur des petites boutiques. Au crépuscule, chaque soir, les instrumentistes locaux et les percussionnistes se faisaient entendre de tous les quartiers proches. Comme notre maison se situait face à la grande mosquée du Vendredi de la ville, à quelques mètres de cette place, enfant, je venais souvent y jouer au cours de la journée, et je goûtais avec mes camarades la joie de ces musiques qui nous égayaient.
- [30] *Sawza-Maydān*: prononciation kurde locale du persan *Sabza-Meydān* «Place Verte».
- [31] [Le texte porte la mention kurde] *khalk-e Kermāchān* "khalq-e Kermachan", ce qui signifie littéralement «le peuple de Kermanschah».
- [32] *Kalhorī*, *gūrānī*, *saqqezī*, *mokrī*, *senayī*, *sulaymānī*, *kurmāndjī* sont des noms de dialectes kurdes.
- [33] L'expression *naw nemāmān* signifie au sens propre «[tige] nouvellement poussée», mais dans les littératures *awrāmānī*, *gūrānī*, *kermāchānī* et *senayī*, elle s'emploie pour qualifier des êtres jeunes, sveltes et de haute stature.
- [34] L'expression *mānga-šaw*, en kurde *kermāchānī* et dans la plupart des dialectes kurdes, correspond au persan *šab-e mahtābī* «la nuit au clair

de lune». Sur ce thème a été composé un grand nombre de descriptions lyriques et de chants amoureux, évoquant les doux souvenirs de la jeunesse. Les veillées au cœur de la campagne, au pied des montagnes, et les réunions sur les terrasses des maisons, tous ces moments sont intrinsèquement liés aux nuits de clair de lune. Voir mes *Chants kurdo-gouranis*, dont la première édition a été publiée en 1329 H.s./ 1950 [2<sup>e</sup> éd. augmentée et comportant une traduction française, Paris-Louvain, Peeters, 1994].

- [35] Le terme *djārān*, en kurde kermāchānī, désigne les coutumes solidement ancrées dans la vie des citadins et des villageois, les rencontres renouvelées entre amis partageant une même sensibilité, ainsi que les rendez-vous galants.
- [36] Zarafchān: nom d'une vaste contrée située dans l'ancien pays de Soghd [actuel Ouzbékistan]. De même que Samarkand, Bokhārā et Farghāna, elle forma l'un des grands centres de la culture et des langues iraniennes. Dès l'apparition de l'Islam, cette contrée devint également l'un des foyers prestigieux où s'épanouirent la culture iranienne et islamique, ainsi que la poésie et la littérature en langues persane et turque.
- [37] *Kīdjā* dans le dialecte ṭabarī signifie «jeune fille».
- [38] *Rīkā* signifie dans le dialecte ṭabarī «garçon, jeune homme».
- [39] Māhān: nom d'une ville dépendant de la province de Kernān. Elle fut le lieu de résidence de l'éminent mystique et poète Chāh Ne<sup>c</sup>mat-Allāh Valī (Sayyed Nūr ad-Dīn Óoseyn). Il y établit *son khāneqāb* "lieu de retraite". Après sa mort en 834 H. / 1430, son tombeau fut érigé dans cette ville. Ra<sup>o</sup>mat 'Ali Chāh (*Zin al-<sup>c</sup>Ābedīn Mīrzā Kūček*) était lui aussi un célèbre mystique de la chaîne des Ne<sup>c</sup>mat Allāhī. Il est décédé en 1278 H. / 1861. La confrérie des Ne<sup>c</sup>mat Allāhī, après la chute des Timourides, a pris un tour plus exhibitionniste et moins intériorisé, comme toutes les autres confréries mystiques en Orient.

#### INDEX DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS LE POEME «ENCORE» NOTES DE TRADUCTION

**Afrāsīāb:** personnage de la mythologie iranienne. Fils de Pachang et descendant de Tūr (prononcé Tour), il devint le roi du Touran, situé au nord-est de l'Iran, dans l'Asie Centrale. Cette région était habitée par une branche du peuple iranien et, par la suite, s'y installèrent des familles et tribus turques. Les premiers documents dont on dispose et qui attestent de l'emploi, par confusion, du nom Tūrānī pour les Turcs, datent de l'époque du roi sassanide Hormoz (qui régna de 579 à 590), père de Chosroès II.

**Ahl-i Ōaqq «Les Gens de Vérité»:** groupement religieux, en marge de l'Islam chiite, établi principalement à l'ouest de l'Iran, en particulier dans la région de Gouran (province de Kermanschah). On les appelle encore les «Fidèles de Vérité» ou les «Amis». «Leur doctrine est un étrange amalgame de notions très diverses; elle conserve notamment des traditions proprement iraniennes venues des temps pré-islamiques» (M. Mokri, Contribution scientifique aux études iraniennes, Paris, 1970, p. 161).

**Aōmad Bahmanyār:** homme de lettres iranien, grand savant et poète, qui fut l'un des maîtres très estimés de l'auteur à l'université.

**°Alī:** quatrième calife, cousin et gendre de Muōammad dont il fut le premier disciple, dès l'âge de 13 ans, parmi ceux qui crurent au message du Prophète. Il représente pour les Chiītes le premier Imam et le successeur du Prophète. Il fut tué en l'an 41 H./661.

**Albourz/Elbourz:** chaîne montagneuse du nord de l'Iran, au sud de la mer Caspienne. Le pic de l'Albourz "qolla-ye Alborz" désigne, dans le poème, le mont de Damāvand, Badakhchān: vaste région montagneuse dans le Pamir occidental (au Tadjikistan), limitée par l'Amou-Daria et la rivière de Vakhch. Cette contrée s'étend jusqu'en Afghanistan. Elle est connue pour ses mines de turquoise et de pierres précieuses, ainsi que pour la beauté de ses habitantes.

**Bahrām:** il s'agit du roi sassanide Bahrām V, dit Bahrām-Gūr "le chasseur d'onagre", qui régna sur l'empire Perse de 421 à 438. Il doit son surnom à son habileté dans la chasse à l'onagre. Il avait, selon les récits romanesques en vers de Nezami, pour bien-aimée une femme pourvue d'une grande intelligence et d'une grande beauté, du nom de Golandām "au corps de rose", pour laquelle il fit construire un palais. Baloutchistan: province montagneuse située au sud-est de l'Iran et qui s'étend jusqu'à l'actuelle frontière entre l'Iran et le Pakistan. La deuxième moitié de cette contrée fut sous la domination de l'empire Indo-britannique, puis confiée au Pakistan, après l'indépendance de l'Inde. Les femmes y sont connues pour leur beauté et leur naturel doux et aimant, selon les notes inédites de M. Mokri, et les hommes, pour leur courage et la vigueur de leur caractère. «Pendant ces trois derniers siècles, il leur a fallu résister à l'influence de puissances étrangères qui avaient disposé leurs hommes dans ces provinces ainsi qu'aux Indes et tenté de propager parmi les populations Baloutches un vent de révolte et de mécontentement, afin de les amener à se couper de leur pays de cœur et de pensée. Ils subissaient ainsi le sort de beaucoup d'autres provinces du Moyent-Orient.» L'auteur note encore que les Baloutches possèdent, parallèlement à la langue persane qu'ils pratiquent, l'un des dialectes originels de souche iranienne, véritable mine pour les linguistes qui se penchent sur les lexiques des parlers indo-iraniens. Baqestan ou Behistūn (Bīsotūn): village du Kurdistan iranien, situé à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Kermanschah. La montagne de même nom comporte les inscriptions rupestres de Darius le Grand,

roi achéménide (521-486 av. J.-C.), précieuses pour les recherches historiques, linguistiques et archéologiques.

**Bīžan/Bijan:** héros légendaire iranien, le petit-fils de Rostam. Lors d'une expédition contre une invasion de sangliers, dont il sort victorieux, Bīžan se laisse entraîner dans un piège que lui tend Gorgīn, son conseiller. Il se rend avec lui au palais de Manīdja, fille du roi Afrāsīāb. «Après avoir pénétré dans le parc, Bīžan se cache sous un arbre. Manīdja le découvre, en tombe amoureuse et lui fait respirer un parfum endormant. Elle le place dans un coffre et l'emporte dans son palais dans la capitale du Touran. Là, elle le fait sortir du coffre, et ils passent plusieurs jours ensemble.» (M. Mokri, *La légende de Bīžan-u Manīdja*, Paris, Éd. du CNRS, 1966, p. 2 et suiv.). Mais lorsqu'Afrāsīāb découvre les aventures secrètes de sa fille, il entre dans une fureur noire. il fait jeter Bīžan aux oubliettes, d'où celui-ci sera finalement délivré par Rostam et ramené en Iran, avec sa bien-aimée.

L'auteur, en publiant une version gouranie de ce texte (traduite en français et citée ci-dessus), a découvert une composante majeure de cette légende: ce sont les Arméniens qui viennent se plaindre auprès du roi kayānide d'une invasion de *gorāzān* «sangliers». Il s'agit peut-être là d'une variante du nom Garžān ou Garžān en moyen-perse, désignant les Géorgiens. Gorgīn, le conseiller de Bīžan et le fils de Mīlād, était d'ailleurs un iranien-géorgien.

L'expédition contre les sangliers n'était peut-être ni plus ni moins qu'une intervention iranienne dans un conflit arméno-géorgien.

**Boukhara/Bukhārā:** située dans l'actuel Ouzbékistan, cette ville persanophone fut le centre culturel de la première dynastie iranienne islamique, celle des Samanides. Le nom de cette ville est forgé sur le terme bahār qui fut le nom d'un temple bouddhique. Le distique joue sur le sens du vocable bahār qui désigne également la saison du printemps en persan.

**Bū'l-Mū'ayyed Balkhī:** nom de l'un des premiers savants et poètes persans de l'époque des Samanides. Il était originaire de la ville de Balkh "ancienne Bactriane", dans l'actuel Afghanistan.

**Chabdīz:** cheval noir de Chosroès II, sculpté dans l'une des niches du Tāq-Bostān. Le poète Nezami a recueilli une légende se rapportant à l'origine mythique du cheval. «Il raconte que dans une région appelée °Erāq "Arāk", près de la montagne d'Encherāq, il y avait une grotte contenant une grosse pierre noire ressemblant à un cavalier.» Selon les propos que le poète fait prononcer à un moine des environs, «une fois par siècle une jument quitte le troupeau de la plaine et vient d'une distance de cent *farsang* [env. 600 km] jusqu'à cette grotte. Elle y pénètre et avec désir se frotte à la pierre noire. Elle devient pleine de ce fait, et le poulain qu'elle mettra bas est doué de qualités extraordinaires. Aux dires de ce moine, Chabdīz était né de cette manière» (M. Mokri, *Contribution scientifique aux études iraniennes*, «L'Arménie dans le

folklore kurde», op. cit., p. 123. Cet article avait été publié en 1964 dans *la Revue des Études Arméniennes* (nouvelle série) à Paris, pp. 347-376). En outre, Chabdīz aurait été offert à Chosroès par la noble Chirin: selon Nezami et d'autres auteurs des débuts de l'Islam, le choix des chevaux et la direction de leurs soins étaient confiés à la femme du roi et à quelques autres femmes de haut rang. D'après Christensen (dans son *Sassānīān* «Les Sassanides»), les Sassanides comptaient en outre, dans leur organisation ministérielle, un ministre des étables et des écuries, appelé Mir-Akhūr, ce qui atteste la place accordée au cheval dans la logistique de l'armée. Bal<sup>é</sup>amī est peut-être le seul historien à mentionner, dans son *Tārīk* (Édition de Bahār, Téhéran, 1353 H.s. / 1974, t. 2, p. 1090), l'hypothèse selon laquelle le cheval Chabdīz serait originaire de Roum/Byzance. (extrait des Notes inédites de Mohammad Mokri).

**Chiraz/Chīrāz**: située dans la province du Fârs, au sud de l'Iran, cette ville est réputée pour la beauté de ses femmes et le rayonnement culturel que lui ont apporté ses poètes, ses peintres miniaturistes et ses architectes. «Les paroles sucrées de Chirāz» (*chakar-e Chirāz*, litt. «le sucre de Chirāz») sont une allusion aux vers de Haféz et de Sa<sup>é</sup>dī.

**Chirin/Chīrīn** «La Douce»: concubine puis épouse de Chosroès II. Célèbre pour sa beauté, elle fut passionnément aimée, d'un amour platonique, par le sculpteur Farhād. On attribue à Chirin une origine arménienne, ou d'après une hypothèse plus contestée, assyrienne; elle était en tous les cas de culture et de religion chrétiennes. Voir à ce sujet, M. Mokri, «*Les Pleureuses professionnelles et la mort de Chīrīn*», in *Persico-Kurdica*. 1995, Éd. Peeters, p. 497 et in *Cimetières et traditions funéraires dans le monde islamique*, tome 2, Ankara, 1996, pp. 73-96.

**Chosroès II/Khosrow**: grand roi de la dynastie des Sassanides (590-628). Il régna sur un vaste empire, mais il fut emprisonné, puis assassiné sur l'ordre de son fils et sous la pression des notables du pays. Après le décès de son épouse Maryam, fille de l'empereur de Roum "Byzance", il avait pris pour femme la princesse Chirin, sans doute d'origine arménienne, dont il était passionnément épris.

**Darī**: nom de la langue persane parlée à la cour. Les auteurs des anciens dictionnaires persans se sont plu à préciser que cette langue était «la langue du paradis», témoignant par cette expression de leur attachement et de leur goût pour la structure très épurée, les sonorités mélodieuses, les vocables imagés qui caractérisent le persan.

**Damāvand**: plus haut volcan de la chaîne de l'Elbourz, situé au nord-est de Téhéran. Il culmine à une hauteur de 5 671 m. il a été pris pour théâtre de plusieurs légendes. C'est ainsi sur le mont de Damāvand que fut enchaîné le roi tyran des légendes perses, Dāóóāk (prononcé Zahhak). Les récits de la fin du

monde racontent que ce roi, «symbole pour les Iraniens de la tyrannie, de la corruption et de la domination étrangère, fera tomber ses chaînes et se livrera de nouveau à l'injustice et à l'oppression.

Alors, Garchāsp, fils de Narimān, ancien héros iranien de la dynastie des Pīchdādīs, se lèvera et mettra fin à la vie de ce tyran diabolique» (M. Mokri, *Persico-Kurdica*, «L'Apocalypse et la fin des temps en Iran ancien», 1995, Paris-Louvain, Éd. Peeters, p. 27. Voir aussi «La Mythologie anté-islamique de l'Iran», in *Encyclopédie de l'Islam*, t. IV, pp. 12-14, sous l'entrée «Iran»). Sa disparition, dans ces récits légendaires, équivalait ainsi à l'éradication de tout esprit de malveillance.

**Djamchīd**: roi mythique de la Perse, le Yima du Veda. Il était doté d'une force supra-naturelle, mais celle-ci l'abandonna lorsqu'il se rendit coupable du péché d'orgueil, si bien qu'il fut vaincu et tué par ʔaōōāk, tyran étranger selon l'histoire semi-légitime de l'Iran.

**Djolfā**: petite ville située au sud-ouest d'Ispahan. Elle fut construite par le roi safavide Chāh °Abbās 1<sup>er</sup> (1587-1629) pour accueillir les Arméniens et leur accorder refuge. Ce peuple eut la liberté d'y parler sa langue et d'y pratiquer sa foi religieuse. Des écoles et des églises furent fondées à cet effet. La ville d'Ispahan s'étant considérablement étendue, Djolfā n'en représente plus aujourd'hui qu'un quartier. Le voyageur du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Chardin, rapporte ainsi, à propos de Djolfā: «[...] il "Chāh °Abbās" amena en la ville capitale une colonie d'Arméniens, gens laborieux et industrieux, qui n'avaient rien au monde en y arrivant; mais qui, au bout de trente ans, devinrent si puissamment riches, qu'il y avait plus de soixante marchands entre eux qui possédaient chacun depuis cent mille écus jusqu'à deux millions de biens, tant en argent qu'en marchandises.» (*Voyages en Perse*, 1711, Paris, chap. «Stérilité et décadence/Le Pays»)

**Farangīs**: dans l'épopée iranienne, elle est la fille du roi Afrāsīāb. Elle épousa Sāvach, et mit au monde celui qui devint un roi auréolé de sacralité, Kay-Khosrow.

**Ferghana/ Farghāna**: ville et grande région de Transoxiane, actuellement partagée entre l'Ouzbékistan, le Kirghizistan, le Tadjikistan, et formant la frontière nord des pays musulmans de l'Asie Centrale.

**Farīdūn/Afrīdūn**: septième roi légendaire de Perse, de la dynastie des Pīchdādīs. Il renversa l'usurpateur ʔaōōāk et l'enchaîna sur la montagne de Damāvand, «Il est à l'origine de la généalogie universelle des races et des peuples humains pour avoir partagé le monde entre ses trois fils: à Iradj reviennent l'Iran et l'Inde, à Salm les pays de l'ouest de l'Iran, c'est-à-dire les pays des Sémites et des Noirs, et à Tūr les pays de l'est de l'Iran, à savoir la terre des Turcs [Asie Centrale] et des Chinois [Extrême-Orient]»

(Mohammad Mokri, *Persico-Kurdica*, «La Mythologie anté-islamique de l'Iran», op. cit., p. 4. Voir aussi l'Encyclopédie de l'Islam, t. IV, pp. 12-14, sous l'entrée «Iran»).

**Farhād**: nom d'un tailleur de pierre, probablement légendaire. Il fut pris d'un amour platonique pour la belle Chirin et aurait taillé pour elle les sculptures rupestres du Tāq-Bostān. La légende raconte que Chosroès il fut averti des visites secrètes que rendait Chirin à Farhād, sur le mont Paraw, pour le soutenir dans sa tâche de sculpteur. Le roi fit alors appel à l'entremise d'une vieille femme (ou «d'un homme au cœur de pierre», selon la version de Nezami) pour étouffer discrètement l'affaire et empêcher ces rencontres. Cette personne, déployant sa ruse et son art, annonça au pauvre Farhād la mort de sa bien-aimée. Ce n'était là que mensonge, mais celui-ci le crut et, de désespoir, il mit fin à sa vie. Cette légende est rapportée dans *le Khosrow-o Chīrīn* de Nezami, ainsi que dans plusieurs œuvres persanes et dialectales. Mohammad Mokri a comparé ces versions dans son étude sur «Les Pleureuses professionnelles et la mort de Chīrīn» (*Persico-Kurdica*, op. cit., pp. 460-505).

**Gīlān**: province du nord de l'Iran, située au bord de la mer Caspienne et dont le centre est la ville de Recht. Les habitants, qui avaient des relations avec l'Europe par le biais de la Russie, étaient connus comme des êtres intellectuels et éclairés.

**Golandām** «Au corps de rose»: d'après une légende, elle fut la bien-aimée d'origine chinoise du roi sassanide Bahrār V. «Un jour, le roi Bahrām, accompagné d'une belle courtisane [Golandām], se trouva face à un onagre. Il demanda à sa compagne: "de quelle manière souhaites-tu que je l'abatte?". Celle-ci désira que le sabot de cette bête fût cousu, d'un coup de flèche, à l'oreille. Bahrām fit entrer à l'aide d'une sorte de lance-pierre, une boule dans l'oreille de l'animal, si bien que celui-ci, pris de vertige, porta instinctivement son sabot à l'oreille pour l'extraire. Le roi tira une flèche si promptement que le sabot de l'onagre demeura attaché à l'oreille.» (extrait du Haft-paykar de Nezāmī, traduit par M. Mokri dans son «Mythe historicisé de l'époque islamique au Luristan», 2<sup>e</sup> partie, Journal Asiatique, 1999, p. 80). La suite du récit rapporte que Bahrām attendait de cette courtisane qu'elle lui fit des éloges. Or, celle-ci mit simplement son succès sur le compte de l'entraînement et de l'habitude. Le roi, offensé de son audace, la bannit de la cour et chargea son plus fidèle officier de l'exécuter. Le pauvre homme n'avait guère le cœur à commettre pareil crime. Aussi, s'étant éloigné avec Golandār, il convainc en secret avec elle de lui accorder une chance. Il annoncerait au roi la nouvelle de sa mort et étudierait sa réaction: si celui-ci en montrait du chagrin, ce serait le signe que son ordre, proféré sous le coup de la colère, n'avait aucune validité et que la malheureuse femme pouvait légitimement être épargnée. Lorsque Barhār apprit la mort de celle qu'il avait tant aimée, des larmes abondantes roulèrent le long de son visage.

De ce fait, l'officier prit sur lui de laisser la vie sauve à Golandām et il lui accorda refuge. Sa demeure était ainsi conçue qu'on accédait à une terrasse, ayant vue sur des jardins de fleurs et une étendue verdoyante, par un haut escalier de soixante marches. Or, la jeune femme prit pour habitude de porter tous les jours un petit veau, né dans le temps de son arrivée, et de le déposer en haut de l'escalier. Elle fit cela tous les jours, jusqu'à ce que le veau eût six ans. Alors, elle insista longuement auprès de son hôte afin qu'il invitât le roi à lui rendre visite dans sa demeure. Lorsque Bahrām fut rendu dans ce palais, l'officier le conduisit sur la terrasse. Le roi s'étonna de l'agilité avec laquelle son guide montait l'escalier, malgré son âge. Mais celui-ci lui protesta qu'il n'avait encore rien vu et lui annonça qu'il serait le témoin d'un prodige. Bahrām vit ainsi monter jusqu'à lui une femme noblement vêtue, transportant sur ses épaules une vache. Le roi en fut frappé, mais lorsque la mystérieuse femme lui demanda ce qu'il en pensait, il lui répondit que seuls l'entraînement et l'habitude pouvaient expliquer cet exploit. Alors, Golandām lui rétorqua: «Est-ce que l'art de coudre ensemble le sabot et l'oreille de l'onagre n'était pas pour vous aussi une affaire d'entraînement et d'habitude?» À ces mots, le roi, agité par un violent trouble, arracha le voile léger qui lui couvrait le visage et la reconnut. Plein de remords et de confusion, il la pressa contre lui. «Par ses larmes», raconte Nezami, «il répandit des perles sur la lune». Sa bien-aimée se justifiait ainsi: «Lorsque tu accomplis cet exploit, non seulement la terre, mais encore le ciel et les étoiles auraient baisé ta main. Moi, comment aurais-je pu éloigner de toi le mauvais œil, sinon par mon indifférence, afin que rien ne t'arrive?» Et le roi en fut d'autant plus ému. Il prodigua une large récompense au sage officier qui l'avait hébergée et lui confia le gouvernement de Rey "ancienne Rega". Quant à la belle Golandām, il la fit revenir à la cour où il l'épousa.

**Harât/Hérat:** cette ville, située dans l'actuel Afghanistan, au nord-est de l'Iran, fut un grand centre de rayonnement de la culture iranienne et de la langue persane, à l'époque des Tīmūrides. Elle abrita l'une des prestigieuses écoles royales, où se rassemblaient les poètes, les savants et les peintres de talent ainsi que de remarquables artisans d'art.

**Ōāfeō/Hafez** "Celui qui connaît par cœur le Coran": de Son vrai nom Chams ad-Dīn Mo'ammad (env. 1320 - env. 1389), il vécut à Chiraz et devint le plus grand poète lyrique de l'Iran, le maître du ghazal,

**Imām Rezā:** huitième Imam parmi les descendants de °Alī, ayant vécu au début du III<sup>e</sup> siècle. Il est surnommé, dans le chi'isme duodécimain, le «roi du Khorassan» (province située à l'est de l'Iran). Le Calife Ma' mūn l'avait pressenti pour héritier, mais son entourage, jaloux de ce que le pouvoir puisse ainsi passer aux mains des successeurs de °Alī et des Iraniens, fit empoisonner Imām Rezā. C'était un saint homme, actif et respecté pour son savoir, sa piété et son intelligence. Son mausolée, bâti à Machad (capitale du Khorassan iranien), est l'un des plus riches monuments et établissements de l'Asie

Centrale.

**Ispahan**: cette ville située à 414 km au sud de Téhéran, de par sa splendeur et ses bijoux, se disait représenter «une moitié du monde». C'était manière de montrer l'étendue de la ville, mais aussi la diversité de sa population, de son commerce et de ses activités, telle que l'on se sentait n'y manquer de rien.

**Kāchān**: au bord du désert du Dacht-e Kevir, au centre de l'Iran, cette ville constituait un centre artisanal et commercial important, produisant notamment des étoffes raffinées et des faïences émaillées.

**Kāchghar**: ville et province situées au nord-ouest de la Chine (dans le Xinjiang ou Sin-Kiang), non loin des frontières avec les républiques du Tadjikistan et du Kirghizistan. Elles furent un grand centre culture islamique et un carrefour commercial pour les caravanes cheminant entre l'Asie Centrale et la Chine.

**Kalhor**: grande tribu chīrite de Kermanschah. Ses membres parlent le dialecte kalhorī, un sous-dialecte du kirmāchānī.

**Kay-Khosrow**: roi sage et sacré de l'Iran, dans l'histoire semi-légitime de la Perse. Il appartenait à la dynastie des Kayānides dont l'épopée est rapportée dans *le Chāhnāma* «Livre des Rois» de Ferdowsī, Il disparut mystérieusement dans la montagne, à la façon des saints, mais selon l'Avesta, sa réapparition est attendue à la fin des temps, pour qu'il mette un terme, avec l'armée des héros anciens, au désordre et à l'injustice.

**Kermān**: cette ville, située à 1800 m. d'altitude, au sud du désert de Dacht-e Lūt, fut établie par Ardachīr (226-241), le fondateur de l'empire sassanide. Elle fut au XVI<sup>e</sup> siècle, un important centre d'échange commercial avec les Indes.

Kermanschah/Kirmāchān: nom d'une ville et d'une province situées à l'ouest de l'Iran, dans la région du Kurdistan. Ville natale de Mohammad Mokri.

**Khāqān**: titre des empereurs du Turkestan et de la Chine. L'un de ces rois avait une fille dont la beauté fut célébrée par les poètes. °Onṣorī (XI<sup>e</sup> siècle) écrivit ainsi: «Le Khāqān avait une fille, elle était comme la lune. «Mais comment la lune aurait-elle deux yeux noirs si parfaits?»».

**Khāvar**: bien-aimée de Khorchīd, à laquelle on attribuait une origine chinoise, même si les descriptions qu'en donnent les légendes sont tout à fait conformes aux critères de la beauté persane. Elle reçut d'ailleurs le surnom de Kharāmān, ce qui signifie en persan «à la démarche gracieuse».

**Khīva du Khārazm "Chorasmie"**: le Khānāt de Khīva est l'une des principautés du Khārazm, ancien état de l'Asie Centrale, aujourd'hui divisé entre le Turkménistan et l'Ouzbékistan, et qui comptait parmi ses villes-phares

Samarkand et Boukhara. Elle est connue pour avoir été un important carrefour commercial et un lieu où put fleurir la culture persano-turque islamique. Cette principauté fut annexée à la Russie en 1873.

**Khorassan / Khorāsān**: région couvrant, outre une province de l'est de l'Iran, l'actuel Afghanistan. Le grand Khorassan englobe également les pays du Turkménistan, de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan.

**Khorchīd**: prince qui fut épris de la princesse chinoise Khāvar, selon les légendes populaires.

**Kirghizistan/Qerqīzestān**: république montagneuse située en Asie Centrale, à la frontière de la Chine. Elle englobe notamment une partie de la région du Farghāna.

**Kurmāndjī**: nom d'une grande partie des Kurdes vivant au nord-ouest de l'Iran et en Asie Mineure, en particulier en Anatolie, en Turquie orientale et au nord de l'Irak. Ces derniers parlent les dialectes kurmāndjīs.

**Māhān**: ville située à environ 40 km à l'est de Kermān représentant un haut lieu de pèlerinage. Elle abrite en effet le splendide mausolée, dressé par un roi musulman de l'Inde, de Chāh Ne<sup>c</sup>mat-Allāh Valī (mort en 1431). Ce dernier fut le fondateur d'un ordre mystique et se fit remarquer et apprécier des monarques, en particulier en raison de sa philosophie, de sa poésie et de son étonnante lucidité. Le substantif ne mat signifie en arabe «bienfait, prospérité». Le nom d'un autre mystique, dont la tombe se trouve également à Māhān, a lui aussi été personnifié dans le poème. Il s'agit de Chāh Ra<sup>o</sup>mat Allāh (mort en 1278 H./1861). Le vocable *ra<sup>o</sup>mat* signifie «miséricorde» et apparaît fréquemment dans les formules et expressions religieuses musulmanes. Voir également la note 39 de l'auteur.

**Manīdja/Manīja** (forme kurdo-gouranie du persan Manīža): fille d'Afrāsīāb, roi du Touran. Elle fut la bien-aimée de Bīžan. Voir ce nom.

**Mo<sup>c</sup>aviya**: premier calife des Omayyades. Homme diplomate et rusé, il fomenta de nombreux complots pour déstabiliser <sup>c</sup>Alī.

**Mokrī/Mukrī**: tribu kurde originellement établie en Azerbaïdjan iranien et dont une partie des membres, victimes des convoitises des tribus voisines et des intrigues de la politique coloniale, se sont installés à Kermanchah. Cette tribu parle le dialecte kurde mokrī. Un certain Armīr Sayf ad-Dīn Mokrī fut le fondateur de la dynastie des émirs Mokrī, dont la région qu'ils gouvernaient prit le nom. L'auteur est l'un des descendants de cette branche de la famille repoussée vers Kermanchah.

**Mūlīān**: nom d'une rivière s'écoulant à Boukhara (Transoxiane). L'émir

samanide Nūō, né à Boukhara en 353H. /964, succéda à son père Manṣūr ibn Nūō Samānide en 365 H./975. Il devint ainsi le roi d'une partie de l'Iran, dont la cour était établie à Boukhara. Or, il avait effectué le voyage de sa capitale à Samarkand afin de visiter les autres terres et cités de son royaume. Il admira tant cette dernière ville qu'il désira y demeurer quelques temps. Cependant, comme ses courtisans et les gens de sa suite commençaient à éprouver de l'ennui et à souffrir de la séparation d'avec les leurs, ils exhortèrent le poète officiel de la cour, qui n'était autre que Roudaki, d'inciter le roi à se défaire de ce lieu de halte. Celui-ci composa une ode nostalgique qui vantait la beauté de Boukhara et le parfum des flots du Mūlīān, et il la chanta si bien que le roi courut, sans même prendre le temps d'enfiler ses bottes, et retourna dans la capitale du royaume. Ce distique évoquant les rives du Mūlīān et la douleur de la séparation fait allusion à l'ode de Roudaki, toujours chantée et dont les premiers vers sont les suivants:

būy-i djī-y-i Mūlīān āyad hamī	«Le parfum de la rivière de Mūlīān s'exhale toujours;
yād-i yār-i mehrabān āyad hamī	le souvenir de l'ami affectueux vibre toujours.
ay Bokhārā chād bāch-u chād zī	«Ô Bokhārā, sois heureuse et vis heureuse:
chāh zī tī mihmān āyad hamī	le roi se précipite vers toi, ton hôte de toujours.»

**Narīmān:** père de Sām et arrière-grand-père de Rostam, il fut un guerrier valeureux, l'un des plus anciens de la lignée des héros du Sistān, au service du roi de l'Iran.

**Nu<sup>c</sup>mān:** de la lignée des rois arabes, sous la dépendance et la protection des rois sassanides. Il fit construire le palais de Khavarnaq dont il fit offrande à Bahrām Gūr. L'histoire raconte que l'architecte en était un homme d'origine grecque, appelé Sennemār. Ce palais dont il conçut l'agencement était un véritable chef-d'œuvre du IV<sup>e</sup> siècle en Orient. Un jour, le roi Nu<sup>c</sup>mān fit venir cet architecte et après s'être répandu en louanges sur la beauté de ce monument, il lui demanda s'il pouvait construire un château qui le surpassât en splendeur. L'architecte répondit simplement que cela dépendait du temps et de l'argent que l'on mettait à la disposition de cette entreprise. Mais Nu<sup>c</sup>mān, de peur que cet homme exécutât pour un autre riche commanditaire une œuvre plus belle que celle qu'il lui avait lui-même commandée, lui aurait réservé une mort cruelle.

**Paraw:** montagne située au nord de la ville de Kermandah, sur l'un des versants de laquelle ont été gravées les inscriptions du Tāq-Bostān. Voir la note 24 de l'auteur. À propos de la préparation des glaces, on trouve déjà le récit suivant dans la relation de voyage de Jean Chardin: «On use beaucoup de

glace en Perse, comme je l'ai observé. L'été surtout, chacun boit à la glace; mais ce qui est remarquable, c'est que encore qu'à Ispahan, et même à Tauris, qui est plus septentrional, le froid soit sec et pénétrant, plus qu'en aucun endroit de France ou d'Angleterre, la plupart des gens boivent à la glace l'hiver comme l'été. La glace se vend sur les dehors de la ville, en des lieux découverts; et voici comme ils font: ils ouvrent une profonde fosse à fond de cuve, exposée au nord; et au-devant, ils font des carrés profonds de seize à vingt pouces, comme autant de petits bassins. Ils les remplissent d'eau le soir, lorsqu'il commence à geler, et le matin que tout est pris, ils le cassent et mettent en pièces avec des râteaux, et mettent tous ces morceaux ensemble dans la fosse, où ils les cassent à nouveau en petits morceaux le mieux qu'ils peuvent; car plus la glace est concassée, mieux elle prend. Puis on remplit de nouvelle eau ces carrés, comme le jour auparavant, et le soir on va arroser avec des Calebasses emmanchées ces glaçons, qui sont concassés dans la fosse, afin qu'ils prennent mieux ensemble. En moins de huit jours de ce travail continué, on a des glaçons de cinq à six pieds, et alors on amasse de nuit le commun peuple du quartier, qui, avec de grands cris de joie, avec des feux allumés sur le bord du fossé, et aux sons des instruments pour les animer, descendent dans le fossé, tirent l'une sur l'autre ces masses de glace, qu'ils appellent *codrouc*, comme qui dirait base ou fondement, et jettent de l'eau entre deux pour les faire prendre ensemble. Il arrive, en six semaines de temps, qu'une glacière d'une toise et plus de profondeur, longue et large comme on voudra, est toute remplie de glace jusqu'en haut. La neige interrompt fort l'ouvrage, et donne bien de la peine; mais dès qu'elle survient, on la jette et on la balaie avec soin, parce qu'en se fondant, elle fondrait aussi la glace. Quand la glacière est remplie, on la couvre d'une sorte de jonc marin, qu'on appelle *bizour*, qui se trouve en Perse, sur le bord des eaux. L'été, quand on va ouvrir la glacière, c'est une autre fête pour le quartier. On vend la glace par charge d'âne, dix-huit sols la charge, qui est faite de deux quartiers de glace, chacun de soixante livres pesant. C'est environ deux deniers la livre. Les morceaux et retailles de ces pièces de glaces sont pour le peuple du quartier qui a aidé à travailler, et chacun vient le matin en prendre sa provision: ce qu'il y a de plus remarquable et de plus agréable dans leur glace, c'est la beauté et la netteté. Vous n'y voyez pas la moindre saleté ni obscurité. L'eau de roche n'est pas plus claire, ni plus transparente. On conserve aussi de la neige dans les lieux où on le peut faire commodément, quoiqu'il y ait de la glace en abondance; ce qui se fait par délicatesse, parce qu'ils trouvent la boisson plus agréable à la neige qu'à la glace, et surtout le sorbet.» (Jean Chardin, Voyage en Perse, chap. «Leurs Nourritures/Les Glacières»).

**Pīrān:** ministre d'Afrāsīāb, Homme sage et de bon cœur, il conseillait toujours son roi de sorte que fussent évitées les guerres entre le Touran et l'Iran, pays pour lequel il avait de la sympathie. Il avait à cœur de préserver la paix entre ces deux peuples.

**Rostam**: héros de la mythologie iranienne, dont les exploits sont rapportés dans l'épopée nationale, le Chāhnāma ou «Livre des Rois» de Ferdawsī, Rostam est le fils de Zāl et de Rūdāba. Il livra de nombreux combats contre les Touraniens et fut, comme ses ancêtres, fidèlement au service des rois de l'Iran.

**Roudaki/Rūdakī**: le premier grand poète lyrique de la langue persane, né aux environs de Samarkand au X<sup>e</sup> siècle. Il fut le poète officiel de la cour des émirs samanides, rois d'une partie de l'Iran. Voir Mūlān.

**Saadi/Sa<sup>c</sup>di**: l'un des poètes les plus éloquents de la littérature persane. Il vécut à Chiraz au XIII<sup>e</sup> siècle, où il composa, après plusieurs voyages, son recueil d'anecdotes morales en prose, agrémentée de vers, le Golestān "le Jardin de Roses" et son recueil poétique le Būstān "le Jardin Odoriférant". Son Dīvān constitue un volumineux recueil d'odes et de ghazals.

**Salomon**: dans les légendes islamiques et iraniennes, beaucoup de lieux étaient enchantés et de châteaux, ensorcelés. Nul ne pouvait briser ces charmes, à l'exception de Salomon qui connaissait tous les secrets de la magie ou des héros doués de pouvoirs extraordinaires et choisis pour leur pureté.

**Samanide**: première dynastie iranienne qui gouverna le nord et l'est de la Perse (Transoxiane et Khorassan) après les conquêtes des armées musulmanes. Les Samanides régnèrent de 892 à 999 et eurent pour capitale Boukhara. Ils eurent surtout le mérite de favoriser l'essor et la propagation de la langue persane (dari).

**Samarkand**: ville persanophone située dans l'actuel Ouzbékistan. Elle fut un important foyer littéraire et scientifique, et le berceau de nombre de poètes et savants persans. Les habitants de Samarkand disent que l'atmosphère de cette ville «polit les âmes».

**Saqquez**: ville située à l'ouest de l'Iran, au cœur du Kurdistan et à peu près à mi-chemin entre Kermanschah et Tabriz. Les habitants de cette ville parlent le dialecte kurde saqquezī.

**Sīāvach ou Sīāvakhch**: fils de Kay-Kawūs, il dut quitter la cour à la suite d'un conflit avec sa belle-mère Sūdāba, qui le calomniait, et s'installa auprès du roi tūrānī Afrāsīāb. Ce dernier lui donna en mariage sa fille, Farangīs. Mais Sīāvach fut victime d'un complot mené par Garsīvaz, le frère d'Afrāsīāb, qui le jalousait, et il fut tué. La légende veut que son sang se soit répandu dans les eaux de l'Amou-Daria, où il bouillonne encore parmi les vagues. Sīāvach est le père de Kay-Khosrow.

**Soghdiane**: contrée de haute Asie qui s'étendait jusqu'aux rives droites de l'Indus et était limitée au sud par l'Amou-Daria. Elle comptait parmi ses villes, dans l'ancien empire Perse, celle de Samarkand. Le kohol de Soghdiane était

particulièrement apprécié.

**Sulaymaniens:** habitants de la ville de Sulaymaniya. Cette ville se situe à l'est de l'actuel Irak, non loin de la frontière irano-irakienne. On y parle le dialecte sulaymanī, appartenant à la branche des dialectes kurdes sīrānīs.

**Tabriz/Tabrīz:** grande ville iranienne située au nord du pays, au pied du Kūh-e Sahand (3 710 m) et formant le centre de l'Azerbaïdjan iranien. Cette ville fut célébrée par le poète Rumi comme la cité « des ravisseurs de cœurs », car y logeait alors son maître Chams-e Tabrīzī, par lequel il découvrit la mystique et auquel il dédia son recueil de poésie. *Le Dīvān-e Chams-e Tabrīzī* a été traduit par Mohammad Mokri sous le titre *Odes Mystiques*, Éd. Klincksieck, Paris, 1973.

**Tāti:** un des dialectes du nord de l'Iran.

**Tāq Bostān:** ancienne résidence royale de l'époque sassanide, située à 9 km au nord-est de la ville de Kermanschah. Il en reste deux salles, taillées dans la montagne de Paraw, ainsi que de grandes sculptures rupestres, témoignant de l'histoire de ces rois. « C'est Farhād (le tailleur de la montagne et l'ingénieur), l'amoureux de Chīrīn, figure plutôt légendaire, qui se serait donné la peine de tailler la montagne et ces sculptures pour satisfaire sa bien-aimée et lui plaire, selon les légendes locales reflétées, jusqu'à présent, dans les œuvres littéraires et poétiques » (Mohammad Mokri, *Persico-Kurdica*, « *Les Pleureuses professionnelles et la mort de Chīrīn* », op. cit., p. 467).

**Yazdān:** Dieu.

**Yezd/Yazd:** prise entre les déserts du Dacht-e Kevīr et du Dacht-e Lūt, cette ville s'étend au pied du Chīr Kūh (4074 m.). Elle constitue l'une des étapes nécessaires de la route commerciale menant vers les Indes et l'Asie Centrale. Commerçants et artisans y sont réputés pour leur habileté. Le *terma* de Yazd est une sorte d'étoffe très fine, brodée à la main avec des fils précieux.

Mohammad Mokri

Traduction du persan et notes par  
Anne Lecerf

## SON NOM ÉTAIT IRAN

1 Cette terre en ruine, bien qu'aujourd'hui  
méconnaissable et dépourvue de nom,  
dans les écrits, jadis, on la nommait Iran.

Dans les chroniques anciennes, dans les mythes  
antiques, elle était la tranchée des êtres  
libres et le repaire des lions.

Ici se sont endormies les gracieuses Kharamān et les  
sveltes Golandām de Chine. De tous côtés  
grandissaient cent beautés gracieuses à la  
taille de cyprès.

Sur les rives du Murghāb, non loin du Badakhchān,  
se rencontraient les femmes au visage de  
lune, venues des plaines de Qiptchāq et de  
Hérat.

5 La splendeur des héros du pays de Khotan, portant  
casques d'or et tuniques de soie, s'est  
propagée des cités de Kāchghar jusqu'à la  
mer de Gorgān,

Tandis que le défilé des idoles à la taille de cyprès,  
filles des campagnes de Khatā, s'est  
déroulé dans les champs de jasmin de la  
rustique Samangān.

Des outres émanait un musc tamisé, et dans les  
encensoirs, l'aloès brûlait... précieux  
parfums répandus sur le chemin des  
gazelles musquées.

Ici, les cils acérés des belles semblables à Chirin ont

projeté leur éclat sur la face avenante des  
montagnes.

Et cependant! les flots de l'Amou-Daria sont nés  
des larmes des cœurs perplexes, tant qu'en  
ce lieu sans cesse ont soufflé vents et  
ouragans.

10 Les sangs se sont coagulés dans les ongles des  
épines sèches : un pays en ruines, tel fut le  
prix du sang des âmes blessées.

Car les ronces de cette campagne ont griffé mille  
mains et mille pieds. Les talons, dans leur  
quête, furent blessés par les plus dures  
épines.

Combien attrista les cœurs la perte de Farghāna !  
Ses cours d'eau, comme les ruisseaux du  
Paradis, reflétaient la clarté divine;

Les jacinthes et les fleurs de ses jardins évoquaient  
les secrets des amoureux ; ses jardins  
fleuris faisaient pâlir d'envie les roseraies  
du paradis.

Enfin la renommée de Nezami honorera jusqu'à la  
fin du monde les contrées d'Arrān<sup>3</sup>. C'est  
dans la ville de Chervān que les poètes  
étalonnaient les vers de la langue darīe.

---

<sup>3</sup> Arrān est le nom de contrées situées outre la rivière d'Aras. Dans les dialectes iraniens de cette aire géographique, Arrān signifie aussi «Iran» ou contrée des Āri «des Aryens». Après l'annexion du Caucase iranien par les Russes, ces régions ont été appelées, par un subterfuge politique, Azerbaïdjan, bien qu'elles soient très distinctes du véritable Azerbaïdjan (Āfir-pātakān) se trouvant quant à lui, au sud de la rivière d'Aras. Ces anciens centres de l'Iran, de parts et d'autres de la rivière, ont joué leur rôle dans le développement de la culture persane et turco-persane, avant l'Islam et durant l'époque islamique. Plusieurs villes d'Arrān, choisies tour à tour comme capitales des dynasties turco-iraniennes, ont été des lieux d'expansion pour les sciences et la littérature. Nombre d'écrivains et de poètes talentueux y ont composé des vers en persan et, dans une moindre proportion, en turc et en arabe.  
(Note de l'auteur)

15 Affection et coquetterie, tel fut l'art de vivre des  
Khorasmiens; dans le cœur, l'amour des  
belles a brûlé comme un soleil incendiaire.

Comme un soleil levant, la troupe des portraitistes  
de Hérat a cherché refuge auprès des  
mécènes du Khorassan;

Et tant de Gawhar-Chād ont répandu de perles sur  
le sol de cette terre ! Des yeux - par  
milliers - ont pleuré la mort d'Ulugh-Beg!

De Baysonghur et du talentueux Babor - bien  
qu'ils ne soient plus - innombrables nous  
sont demeurés les souvenirs et les vestiges  
de leur générosité.

De tant de portraits merveilleux, dont l'harmonie  
charma le monde, le monde s'est étonné,  
le doigt sur les lèvres, surpris.

20 Ô Samarkand au parfum de jasmin, ô trône des  
grands d'ici-bas, de leur ombre  
bienfaitrice tes cyprès ont protégé l'Iran.

Ô toi digne printemps, ô Boukhara, belle entre  
toutes les villes, ta terre purifiée recueillit  
en son sein la poussière des nobles rois  
Samanides.

Ô toi fortunée, ô délicieuse Khodjand<sup>4</sup>, ô «ravisseur

---

<sup>4</sup> Yāqūt Ōarnavī, qui traversa en 616 de l'Hégire/1219, le Kh'ārazm et la Transoxiane (Samarkand et Boukhara), après un séjour au Khorassan (Marv et Hérat), mentionne dans son *Dictionnaire Géographique (Mu'djam al-Buldēns)* deux vers arabes d'Ibn al-Faqih célébrant la beauté de Khodjand:

*Je n'ai jamais vu en Orient ni en Occident ville plus riante que Khodjanda  
Brillante, elle étonne qui la voit et signifie «qui charme le cœur» en persan.*

Le sens lexical de Khodjand est Hū-kand, à savoir «belle ville». L'expression *del-baranda* «qui charme le cœur» fait allusion à l'attrait de cette ville, l'un des foyers de la poésie, de la littérature et de la culture iraniennes. Khodjand a vu naître et s'épanouir le célèbre poète en langue persane Kamal ad-Dūn Ma'ṣūd Khodjandī, entre autres savants et écrivains iraniens.  
(Note de l'auteur)

Et cependant! ces pierres de borne, personne n'en  
trouve plus la trace. Il fut un temps où un  
guide attendait à la tête de chaque  
chemin.

Il fut un temps où la lame des ronces dures qui  
s'enfonçait dans les yeux des vilains, cette  
lame était plus acérée que le sabre  
ensanglanté des Mongols.

25 Après le départ de Chirin, les précieuses beautés  
sont parties, les cheveux épars, les larmes  
aux yeux, la poitrine brûlante.

Des années entières, le sang du cœur a bouillonné  
dans le four du chagrin, même si, l'espace  
d'un instant, les lèvres ont paru joyeuses et  
souriantes.

## NOTES

Ce poème, paru dans *Persico-Kurdica* en 1995 (pages 9 à 12 de la préface persane et reproduit à la fin de ce recueil), se déroule comme une fresque de l'Iran traditionnel, dans laquelle les scènes représentent tel ou tel détail d'un monde disparu - souvenirs d'un parfum, d'un poète, d'une ville, d'un jardin fleuri... qui se succèdent dans un mouvement continu. À l'évocation du passé mythique et historique, où les artistes et les intellectuels, aussi bien que les héros, faisaient l'objet d'une haute considération, se glisse en contrepoint l'allusion à un pays lacéré par les invasions étrangères, les massacres, et peut-être plus encore par l'oubli de l'ancien art de vivre.

La déclinaison de motifs classiques et de noms propres légendaires est motivée par l'attachement de l'auteur à la variété et à la finesse de la culture iranienne, et relève d'une tentative de préserver coûte que coûte l'identité et l'unité de ce patrimoine millénaire. C'est avant tout à la mémoire collective que ce poème s'adresse, comme pour la tirer d'un sommeil qui lui serait fatal, en la frappant par le souvenir des récits et des valeurs qui lui furent chers. C'est pourquoi, on glisse d'une image à l'autre, sans s'attarder, comme si des étincelles, éclairant un instant quelque aspect du trésor culturel, orientaient la mémoire dans ce qui tend à devenir un chaos de vestiges incompris. C'est pourquoi également, les villes et les régions citées comme des fleurons de l'histoire et de la littérature iraniennes, sont nommées d'après leurs noms originels, avant que ceux-ci aient été changés à des fins politiques. Leur nomination a pour objet profond de rappeler l'étendue du

territoire qui se réclamait autrefois de la culture iranienne: toutes ces villes de l'Asie Centrale (Ouzbékistan, Tadjikistan, Afghanistan, Turkménistan) et du Caucase (Azerbaïdjan, Nakhitchevan, Daghestan) ont été les capitales et les centres de l'Iran, sous différentes dynasties et à différentes époques.

Le retour rythmique à la fin de chaque distique de la forme passée du verbe être (*būda-ast* «il a été») ponctue fortement le poème et donne à la déclamation un ton nostalgique. Il soutient aussi le mouvement de continuité par son caractère cyclique, en même temps qu'il insiste sur la notion de ce qui est en train de se perdre, de ce dont on perçoit encore la présence, mais qu'on ne pourra bientôt plus arracher à l'oubli.

Distique 1: le mot composé *virān-kada* est formé sur le substantif - adjectif *virān* «détruit» auquel est ajouté le suffixe de lieu *kada*. Ce nouveau terme a été forgé sur un modèle de composition persan (voir les noms *may-kada* «taverne», *deh-kada* «village», *gham-kada* «lieu de chagrin», *dānech-kada* «faculté»...) afin de rendre plus expressive la description de l'actuel état de vacuité sociale et culturelle de l'Iran. Le substantif *nechān*, litt. «signe, marque», s'emploie ici au négatif "*bī-nechān*" dans le sens de «inconnu, sans signe de reconnaissance».

Distique 2: le terme *maskan* «demeure», de la version de 1995, a été remplacé par celui de *sangar* «tranchée». Ce dernier substantif s'inscrit davantage dans l'équation de la patrie/terre de refuge, apte à assurer la protection de ses sujets. Il accentue en même temps la dimension épique du poème qui affleure à travers les allusions à un héroïsme mythique. La métaphore des lions "*chīran*" pour désigner les guerriers valeureux est un topos de la littérature persane.

Distique 3: *Kharāmān* est le nom d'une bien-aimée chinoise légendaire, pris ici dans un sens pluriel. Dans son sens adjectival, ce vocable désigne les femmes «à la démarche élégante». Le distique joue sur cette dérivation puisque le nom propre est employé dans le premier hémistiche (*Kharāmānān* «les *Kharāmān*») tandis que l'adjectif apparaît dans le deuxième hémistiche (*sarv-e kharāmān* litt.«les cyprès à l'allure gracieuse»). *Golandām* était une autre bien-aimée chinoise, dont le nom est également pris au pluriel. Il signifie littéralement «à la taille de rose».

L'image du cyprès est traditionnellement employée en Iran pour désigner les jeunes gens de haute stature et de fine taille, qualités qui répondent aux critères esthétiques de la beauté persane. L'hémistiche développe la métaphore sous un aspect dynamique, grâce à l'emploi du verbe *bālīdan* qui signifie «pousser, croître».

Distique 4: *Qiptchāq*, vaste plaine au sud du Turkménistan, dont les femmes amazones étaient connues pour leur beauté. Cette plaine est traversée par le *Murghāb*, qui prend sa source en Afghanistan et se termine par un delta intérieur à proximité de la ville de Merv "*Marv*".

*Badakhchān*, vaste région montagneuse du Pamir occidental (dans l'actuel Tadjikistan), limitée par l'Amou-Daria et la rivière de *Vakhch*. Cette contrée se poursuit jusqu'en Afghanistan. Elle est connue pour ses mines de turquoise et de pierres précieuses, ainsi que pour la beauté de ses habitantes.

*Harāt/Hérat* est la célèbre ville située à l'est de l'Iran, dont elle est séparée depuis un peu plus d'un siècle. Elle fait partie de l'actuel Afghanistan. *Harāt* fut un grand centre

culturel, littéraire et artistique à l'époque des Tirmūrīdes (XIV - XVI<sup>e</sup> siècles). On y pratiquait en particulier l'art de l'enluminure et du portrait.

Le substantif *mah-rokhān*, litt. «aux visages de lune», selon un procédé rhétorique typique de la poésie persane, est un qualificatif employé seul, mais désignant la personne tout entière: *va "deh- gāh-e mah-rokhān*, littéralement «le rendez-vous des [belles aux] visages de lune».

Distique 5: Khotan est une contrée de la Chine Occidentale (Sin-Kiang) et constitue un carrefour entre plusieurs cultures, en particulier bouddhiste, turque et iranienne. Au nord-ouest de cette même contrée se situe le pays musulman de Kâchggar (non loin de la frontière du Kirghizistan). Ces régions formaient d'importants centres de commerce et d'échange entre la Chine et les pays d'Asie Centrale.

Bahr-e Gorgān est l'un des noms de la mer Caspienne. Une ville iranienne située au sud-est de cette mer et au pied du mont Elbourz porte également ce nom.

Distique 6: le substantif *botān* traduit par «idoles» est le terme poétique employé pour désigner les êtres dont on apprécie la beauté de corps et d'esprit. Ce substantif vient du nom de Bouddha «idole», dont les traits ont influencé l'ordonnance de la beauté persane, aussi bien dans la peinture que dans la littérature.

Khatā, pays d'Asie Centrale, de culture turco-persane, s'avancant sur une partie des terres occidentales de la Chine.

Sarnangān est une ville du Khorassan, située dans la province afghane de même nom et non loin de l'actuelle Kaboul, dans une contrée prospère pourvue de plaines fertiles. Dans la mythologie iranienne, Rostam a épousé dans cette ville la fille de Merhāb, roi de Kaboul. C'est encore à Samangān que naquit son fils Sohrāb.

Distique 7: ce distique joue sur l'homophonie entre le terme *machka* «oultre» et le substantif *mechk* «musc», duquel est dérivé l'adjectif *mechkīn* «musqué» (employé dans le 2<sup>e</sup> hémistiche).

Une partie de l'imaginaire iranien s'est attachée à sélectionner et à construire les traits censés définir le Tout harmonieux de la beauté. Si l'image du cyprès a paru propre à décrire l'élégance de la taille, lorsque la femme se met en mouvement, c'est de la gazelle que les poètes se sont inspirés pour évoquer la grâce et la souplesse de sa démarche. Sous le poids de la poésie classique, le terme s'est ainsi vu doter d'un sens figuré, lui permettant de représenter «les femmes qui se meuvent à l'instar des gazelles».

Distique 8: la comparaison des cils "*možgān*" avec des flèches ou, ici, des lancettes "*nayza*" est un autre topo de la littérature persane pour imager la blessure faite au cœur par le regard de l'amant ou de l'amante.

Chirin est une célèbre et prestigieuse héroïne de l'histoire de l'Iran. D'origine arménienne, d'une beauté exemplaire, elle fut la favorite puis l'épouse du roi Chosroès II de la dynastie des Sassanides (au début du VII<sup>e</sup> siècle). Voir l'index des noms propres contenus dans le poème *Hānūz* «Encore».

Distique 9: l'adverbe «cependant!», pas plus que celui du distique 23, ne figure dans le texte persan. J'ai cru bon de les ajouter afin de mettre en relief la structure interne de ce poème.

Tandis que tout un premier mouvement (distiques 1 à 8) est consacré à une évocation

d'un passé plutôt mythique et légendaire, sous le sceau de l'harmonie et du raffinement, le second mouvement (distiques 14 à 22) fait surtout référence à la mémoire de personnes historiques ayant contribué à l'instauration d'un tel art de vivre. Le poème est parcouru par la description de lieux jadis englobés dans la Perse ancienne et animés par le goût artistique et culturel de ceux qui les ont habités. Cette thématique géographique contribue à l'unité du poème.

Les deux ensembles de distiques introduits par «Et cependant!» évoquent plus directement la douleur de la perte, déjà vécue par le passé, mais encore vive au présent et réactivée par la menace de l'oubli.

Distique 10: ces deux hémistiches font allusion aux massacres et aux violences subis par le peuple iranien au cours des invasions successives (notamment celles des Mongols) et des déchirements internes à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Distique 12: Farghāna (Ferghana) est le nom d'une ville et d'une grande région de Transoxiane. Cette région avait pour capitale la cité d'Akhsikat et comptait parmi ses localités les plus notables, celle de Khodjand. La ville de Farghāna se trouve actuellement sur la pointe est de l'Ouzbékistan et à la frontière du Kirghizistan. La province était réputée pour son système d'irrigation particulièrement bien conçu, qui lui permettait notamment de cultiver des jardins fleuris.

Distique 14: Nezāmī (/Nezami) (1140-1202), célèbre poète iranien. Il est notamment l'auteur de plusieurs épopées romanesques dont celles relatant les amours de *Chosroès et Chirīn* et de *Layli et Madjnoun*. Il a également conté les exploits d'Alexandre et les aventures de Bahram, roi sassanide.

Arrān est une ancienne province de l'Iran qui correspond aujourd'hui à l'Azerbaïdjan du nord (voir note de l'auteur). L'une des capitales de cette province fut la ville de Chervān, gouvernée par la dynastie des Chervān-Chāh, Certains membres de cette famille furent les mécènes et les protecteurs de Neōāmī. L'influence de ce poète contribua à la renommée de ce centre culturel de l'Iran. La langue darie est la langue persane soignée que l'on parlait à la cour. Le deuxième hémistichie signifie ainsi « la mesure "l'estimation" de la poésie persane a été [donnée] dans la ville de Chervān».

Distique 15: la Chorasmie (Kh<sup>v</sup>ārazm) est un ancien état de l'Asie Centrale, ayant joué un rôle important dans l'histoire et dans la culture de l'Iran, et aujourd'hui divisé entre le Turkménistan et l'Ouzbékistan. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Iran a commencé à être morcelé sous l'effet des ambitions colonisatrices anglaise et russe. Du point de vue stylistique, ce distique exploite la polysémie du substantif *mehr* qui peut aussi bien désigner «l'amour et l'affection» (hémistichie 1) que «le soleil» (hémistichie 2).

Distique 16 : l'expression *djam<sup>e</sup>-e khūbān*, litt. «l'assemblée des Bons», désigne ici, en particulier, les princes, les nobles et les hauts dignitaires de la cour qui encouragèrent le développement des arts et des lettres en Iran. Le Khorassan est une région située à l'est et au nord-est de l'Iran. Au sens strict, outre une province de l'est de l'Iran, elle correspond à l'actuel Afghanistan. Le grand Khorassan recouvre, de surcroît, les pays du Turkménistan, de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan.

Distique 17: Gawhar-Chād était l'épouse de Chāh-Rokh, fils de Tamerlan (le grand

conquérant mongol), dont la capitale se trouvait à Hérat. Elle accorda comme les autres membres de cette dynastie, sa protection aux poètes, aux hommes de lettres et aux artistes, et favorisa la construction de mosquées et de monuments. Ses bienfaits sont ici comparés à des perles, le poète ayant ainsi fait rebondir le terme *gawhar* «perle» sur le nom propre Gawhar-Chād. Ulugh-Beg était le fils de Chāh-Rokh et le petit-fils de Tamerlan. Il fut le roi du Kh'ārazm (dont Samarkand et Boukhara faisaient partie) de 1447 à 1449. Lui-même astronome, il fit renaître le rayonnement de Samarkand, foyer de la cultures et de la sciences musulmanes.

Distique 18: Baysonghor (1397-1433) et Babor étaient deux autres fils de Chāh-Rokh, qui favorisèrent l'essor de la langue persane. Baysonghor, qui était lui-même un talentueux calligraphe, rédigea (à moins qu'elle ne fût rédigée en son honneur et à son nom) la précieuse préface du *Livre des Rois* de Ferdawsī, connue sous le titre de Préface Baysunqurite du *Chāhnāma*.

Distique 20: Samarkand fut la capitale de l'Iran et du Touran à l'époque de Tamerlan. De culture persane, elle fut un foyer littéraire et scientifique, fréquenté par un grand nombre de poètes et de savants de toutes les disciplines. Ceux-ci étaient encouragés dans leurs recherches par un mécénat généreux et attentif, d'où l'adjonction, au deuxième hémistiche, de l'adjectif «bienfaitrice», dans la traduction.

Les distiques 20, 21 et 22 tirent leur musicalité d'une recherche sur les allitérations. Le choix de la consonne réitérée est déterminé par les consonnes initiales des villes célébrées. Ainsi, le distique 20, consacré à Samarkand, contient-il des allitérations en *s-*, le distique 21, des allitérations en *b-* qui répondent au nom de Boukhara, et le distique 22, des allitérations en *kh-* qui répondent à celui de Khodjand.

Distique 21: Boukhara, située, de même que Samarkand, dans l'actuel Ouzbékistan, fut le centre culturel de la première dynastie iranienne post-sassanide, celle des Sāmānides (892-999) qui favorisèrent le développement de la langue persane et furent à l'origine d'un âge d'or de la civilisation iranienne (voir encore la note du distique 11 du poème «Brûlure pour la patrie»). Le nom de cette ville est forgé sur le terme *bahār* qui fut le nom d'un temple bouddhique. Le distique joue sur le sens du vocable *bahār* qui désigne également la saison du printemps en persan.

Distique 22 : pour le nom Khodjand, voir la note de l'auteur. Touran est le nom ancien donné aux régions turcophones de l'Asie Centrale. Il fut remplacé par celui de Turkestan.

## منابع

- [۱] مُکری، محمد، (۱۳۵۳). بهلول دانا و یاران حقیقت، بحث جامعه‌شناسی مذهبی و تاریخی، تحقیق درباره مقصدهای الحادی و اساطیری ایرانی در نزد گروهی از متصوفان و فرقه‌های غالی به انضمام متن گورانی دوره بهلول با تصحیحات، ترجمه، تفسیر و یادداشت‌ها.
- [۲] مُکری، محمد، (۱۳۷۰). دیوان استاد دکتر محمد مُکری، مجموعه غزلیات، قصاید، قطعات ...، با مقدمه و فهرست تألیفات. زندگینامه و کارنامه فرهنگی. با یادداشت‌های کوتاه به زبان فرانسه. پاریس - لوون بلژیک، ۳۶۰ ص. - ۱۳۷۰ ه.ش. / ۱۴۱۲ ه.ق. / ۱۹۹۲ م. چاپ پترز بلژیک.
- [۳] مُکری، محمد، (۱۳۷۲). ویژگی‌های عروضی در فرهنگ عامه، چاپ پاریس/لون بلژیک.
- [۴] مُکری، محمد، (۱۳۷۴). کردی‌ات ایرانی، مقالات مُکری، چاپ پترز بلژیک.
- [۵] مُکری، محمد، (۱۳۸۴) پنج گفتار، کلن / پاریس، چاپ دوم.
- [۶] مُکری، محمد، (۱۳۸۵). نگاهی نویه تاریخ و زبان فارسی، خط و زبان فارسی کامل‌ترین خط و زبان جهان، کلن - پاریس.
- [7] Azari Nadjaf Abad, Allah Verdi (2010). *La structure accentuelle et rythmique du persan moderne et de ses langues de contact*. Thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, et LE LINGUISTE, Hors-série 2/mais 2012.
- [8] De Tassy, M. Garcin. (MDCCLXXIII), *Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman*, Seconde édition revue, corrigée et augmentée, Maisonneuve et Cie, Paris.
- [9] Mokri, Mohammad (2003) *Grammaire et lexique comparés des dialectes kurdes*. Kkarthala, Paris.